

MARIE-ANNE PERREAULT

La petite maîtresse d'école



BeQ

Marie-Anne Perreault

(Madame Elphège Croff)

(1896-1974)

La petite maîtresse d'école

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 556 : version 1.0

La petite maîtresse d'école

Numérisé par Jean-Louis Lessard.

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Édition de référence :

Éditions Édouard Garand, 1929.

« Le roman canadien »

I

– Tiens, une charge de ménage qui passe, regarde donc vieux à quelle maison elle va...

– C'est le père Alphonse qui monte sa fille à l'école, tu ne connais plus les gens donc à présent.

– Va leur parler pour savoir...

– J'y vais, j'y vais, et tout en bourrant sa pipe le vieux sort sur la galerie pour saluer au passage la voiture et ses occupants. Histoire aussi de voir un peu la nouvelle maîtresse d'école.

Elle n'a pas envie de rire la pauvre... installée tant bien que mal sur un siège d'occasion et sans cesse occupée à guetter les boîtes qui ne demandent qu'à dégringoler. Depuis qu'elle a commencé « le rang » du lac où elle vient faire la classe, à chaque maison des têtes se montrent, curieuses, elles toisent la jeune fille.

En arrivant chez le père Joseph, le cheval s'arrêta de lui-même, voyant le vieux venir vers la voiture, il comprit que c'était une excellente raison de se reposer et en animal intelligent il n'attendit pas le « woa » accoutumé.

Et l'on répondit aux salutations empressées du vieux et de la vieille. Le hasard avait voulu qu'eux qui n'avaient pas d'enfants fussent pendant les dix mois de l'année scolaire embarrassés de tous les enfants du rang. Voisins de la maison d'école ils se croyaient obligés de voir au bon fonctionnement de cet empire en miniature ; chaque année, une hâte fébrile les animait au début de septembre, ils étaient curieux de connaître la maîtresse et surtout impatients d'avoir sa première visite.

Dans ce coin reculé, au quatrième rang de la paroisse de Boisjoli, être amis avec la maîtresse d'école était un honneur que chaque famille convoitait. Le père Joseph Vermette et sa vieille Charmine se comptaient parmi les personnes les plus considérées du rang et les maîtresses d'école se conformant aux usages établies leur faisaient

toujours la première visite.

– Bonjour Monsieur Dubreuil, bonjour Mademoiselle, vous prenez de l'avance puisque la classe ne commence que dans deux jours... cela ne vous coûte pas trop de venir dans notre rang ?... C'est un peu loin mais vous vous habituerez. On est du bon monde et les enfants ne sont pas durs...

– Pour ça, c'est vrai ce que dit mon vieux, reprit la vieille que la curiosité avait fait délaïsser son rouet, la maîtresse de l'année passée, elle en faisait tout ce qu'elle voulait. C'est dire aussi que c'était une bonne maîtresse sévère mais juste et elle aimait les enfants !

– Vous aurez un lot d'élèves, une cinquantaine...

– Une cinquantaine ! mais quand le commissaire est venu engager ma fille, il a parlé de trente-cinq, c'est déjà assez pour les gages qu'elle a, je vous assure qu'avec \$250. par année, elle n'en aura pas de reste... Bon, on va toujours se rendre.

Et les vieux de répéter à l'unisson :

– Vous viendrez nous voir Mademoiselle !
Attendez une minute, on va vous donner la clef !

La maîtresse profite de ces quelques minutes d'attente pour sauter à terre et se délasser un peu, puis la vieille arrive munie d'une énorme clef.

– Ce n'est pas la clef du ciel mais elle vous aidera je crois à le gagner un peu... voyez les enfants vous ont vue et elles viennent déjà pour vous connaître...

En effet, cinq ou six fillettes, pieds nus et cheveux ébouriffés, sont déjà dans la cour ; d'autres les suivent guettant l'accueil qui sera fait aux premières rendues. Mais la jeune fille n'a pas l'air de les voir, simplement avec des gestes mesurés, évitant le bruit, elle ouvre la porte, inspecte la salle de classe et comme tout sent un peu le « renfermé » elle ouvre les fenêtres et se met à placer ses effets.

Pendant ce temps, les fillettes postées à l'avant-garde s'enhardissent, grimpent le perron et vont s'asseoir à leurs places de l'an dernier.

Puis elles reviennent à la porte font signe aux autres de venir et bientôt elles sont dix, quinze arrivant en tapinois. Madame Vermette vient à son tour voir si elle pourrait aider... histoire de se renseigner et d'entrer dans les bonnes grâces de la maîtresse.

La mère Vermette, grosse personne à la mine « bonne enfant », vivait seule avec son vieux « le père Joseph » comme tout le monde du voisinage l'appelait. N'ayant que quelque vingt arpents de terre en culture, les deux vieux jouissaient d'une belle aisance ; estimés de tous, ils avaient cependant un défaut mignon, celui de vouloir tout gouverner, de savoir ce qui se passait ailleurs et surtout de capter les bonnes grâces de la maîtresse d'école toute l'année durant. La mère Vermette avait en outre la manie de marier « ses maîtresses », combine qui lui réussissait quelquefois.

Poussée par le désir de se renseigner, elle n'avait pas hésité à remiser son rouet pour venir sonder un peu cette nouvelle venue tout en lui donnant un coup de main.

– Connaissez-vous quelqu'un du rang, demanda-t-elle à la jeune fille ? Et d'abord si vous voulez dire comme moi, on va se débarrasser de ces enfants-là qui guettent tout ce que l'on fait, et sans attendre de réponse elle congédia toutes les fillettes qui jouaient à « colin maillard » dans l'école. Je vous assure que vous avez besoin d'être sévère surtout pour les enfants de Claude Audet, le voisin de l'autre côté et si vous voulez m'écouter vous n'irez pas les voir souvent ces gens-là... du monde fier qui ne trouvent personne de leur goût. Les grandes filles sont habillées comme des princesses et les garçons qui sortent tous les soirs avec leurs habits des dimanches... c'est pas des sociétés pour les maîtresses d'école ! Vous aurez le temps de les connaître, je pense bien qu'on vous gardera plus qu'un an ?...

– Je ne sais pas, si je n'ai pas trop de misère, je resterai encore l'année prochaine, on verra cela plus tard... et la nouvelle maîtresse comprenant que la vieille ne demandant qu'à jaser la questionna à son tour sur les gens du rang.

– La maison verte là-bas, reprit la vieille, c'est chez Jacques Normand ils sont seulement que deux grandes filles et un petit garçon, du monde à l'aise et poli et l'autre à côté, c'est un veuf, M. Léveillé, il a six enfants qui viennent à l'école, des petits enfants bien fins qui font pitié... c'est si triste d'être orphelins jeunes comme ils sont. Quand sa femme est morte il y a deux ans, on a voulu en garder deux, mais il n'a pas voulu, il a sa sœur avec lui en attendant qu'il se remarie.

– De l'autre côté du chemin, la maison dans les arbres ?...

– C'est chez M. Latulippe, du bon monde aussi. Madame Latulippe est la sœur de mon vieux, ils ont un grand garçon de vingt-trois ans et deux filles. Le printemps dernier on a voulu se donner à rente à mon neveu, mais tant qu'il ne sera pas marié, je pense bien qu'il ne viendra pas... il ne trouve pas de filles à son goût et j'ai peur qu'on attende encore longtemps...

Et comme si de parler des gens, cela les faisait apparaître, une voiture s'avancait sur la route et Raymond Latulippe parut accompagné d'une de

ses sœurs...

– Il va bien arrêter à la maison, je me sauve, si vous voulez venir avec moi...

– Non merci, j'irai un autre jour, bonsoir à demain.

La nouvelle maîtresse vit s'avancer la voiture au trot rapide d'un cheval vigoureux ; arrivés chez leur oncle, les voyageurs causèrent une dizaine de minutes et continuèrent leur route vers le village, refaisant le chemin parcouru par l'institutrice dans l'après-midi de ce même jour du commencement de septembre.

II

Et maintenant, seule dans sa classe, la nouvelle maîtresse revoit son passé. Gradulée du mois de juin dernier, Mademoiselle Dubreuil, la petite Marthe comme on l'appelle à la maison, est la cadette d'une famille de huit enfants dont cinq garçons et trois filles. D'une petite santé, très délicate, l'enfant fut choyée et entourée de sollicitudes maternelles plus que les autres jusqu'à ce que la mort vint brusquement enlever à l'affection des siens cette mère chérie. La maison restée à la charge de la sœur aînée, Mathilde, ne s'aperçut pas beaucoup de ce changement de direction. Dans les familles nombreuses, une grande partie de l'ouvrage retombe souvent sur les épaules de l'aînée habituée de bonne heure à la grosse besogne. Aussi quand ce deuil vint assombrir le foyer de Jean Dubreuil, il trouva dans sa fille aînée une aide précieuse qui allégea son fardeau. La petite Marthe à cette époque avait

douze ans, habituée aux prévenances maternelles, l'enfant sentit douloureusement ce deuil profond. Douée d'un talent et désireuse de s'instruire, elle continua ses études commencées au couvent de la paroisse et en cette fin d'année 1922 elle remportait outre son brevet nombre de beaux prix et une médaille d'or, don de la communauté.

Peu habituée aux travaux du ménage, elle avait préféré faire la classe, d'ailleurs Mathilde et Suzanne suffisaient amplement à la besogne. Tout en revoyant ce passé heureux quoique traversé par une grande épreuve la « nouvelle maîtresse » se met bravement à l'œuvre, elle se rend à son pupitre, ouvre le journal de la dernière année et prend connaissance des noms des parents et des élèves, note soigneusement la « division » de ces derniers, le nombre d'aspirants à la communion solennelle, etc...

Son travail fini, la petite institutrice regarde la belle nature qui l'entourne, certes ce rang reculé a des charmes, les bouquets d'arbres qui entourent les demeures leur donnent bonne mine, les champs remplis de leurs moissons

jaunissantes, au loin les montagnes jetant à l'horizon leurs dentelles capricieuses, plus près le ruisseau avec son clapotis joyeux, et là-haut les étoiles nombreuses, bref la nouvelle maîtresse aime déjà ce coin de terre où la Providence l'envoie semer le bon grain. Afin d'obtenir cette grâce insigne de faire autour d'elle beaucoup de bien, elle récite sa prière avec ferveur et s'endort paisiblement.

Toute la journée du lendemain fut remplie par les préparatifs pour l'ouverture de la classe, un peu de balayage, époussetage des pupitres, préparation de premier concours pour le classement des élèves, bref cette journée passa si rapidement que la nouvelle maîtresse ne trouva pas une minute pour rendre visite à Madame Vermette et cependant Dieu sait si cette visite était attendue avec impatience.

« Pourvu qu'elle n'aille pas chez Audet avant ! » se disait la vieille, ce malheur tant redouté arriva cependant. Vers les cinq heures du soir une des grandes filles des Audet se rendit à l'école et fort gentiment, elle invita

Mademoiselle Dubreuil à aller les voir ce soir-là ajoutant qu'il y aurait de la musique et du chant.

La nouvelle maîtresse fut charmée d'apprendre qu'elle se trouvait en pays de connaissance puisque Jeanne Audet, une sœur de l'inviteuse, avait fini son cours l'année précédente.

– Jeanne reviendra vers sept heures et demie et vous ne refuserez pas de venir, n'est-ce-pas ?

– Je me ferai un plaisir de me rendre, répondit la nouvelle maîtresse, d'autant plus que je suis heureuse de me trouver avec quelqu'un que je connais, je me croyais absolument étrangère ici.

– Nous nous amuserons bien et j'espère que vous ne regretterez pas votre soirée.

À l'heure dite, Jeanne vint au-devant de son amie et toutes deux, contentes de se revoir, causèrent à qui mieux mieux.

La maison des Audet, une grande et confortable maison d'habitants était tout entourée de fiers érables au feuillage multicolore, de jolis ronds de fleurs égayaient les abords de

l'habitation, des fèves rameuses et des vignes sauvages escaladaient la galerie et donnaient un ombrage très apprécié les jours de grande chaleur. L'intérieur de la maison aux pièces grandes où une lumière généreuse entrait à profusion par les fenêtres nombreuses, était meublé sobrement mais avec goût. Chaque meuble, chaque tenture dénotait une recherche constante du Beau.

Introduite dans une grande salle qui servait de salle à dîner et de bibliothèque, la nouvelle maîtresse fut présentée aux membres de la famille ainsi qu'à quelques jeunesses anxieuses de la connaître.

Toute la soirée on s'amusa et ce fut avec maintes promesses de se revoir souvent que l'on se sépara. Jeanne accompagnée de l'un de ses frères vint reconduire la maîtresse jusqu'à l'école.

Comme on s'en doute, rien n'était passé inaperçu aux yeux étonnés de la bonne Madame Vermette. Elle avait vu partir la maîtresse et toute la soirée elle rumina cette insulte que la petite lui

faisait ainsi gratuitement.

« Je l'ai invitée, se disait la vieille, je lui ai parlé de Raymond, même je lui ai dit que plus tard, on se donnerait à lui et elle nous laisse là pour courir chez Audet... j'ai bonne envie de ne plus la regarder et quand elle aura besoin d'aide dans les tempêtes cet hiver elle attendra après eux autres... elle va trouver qu'ils sont durs à réveiller... »

– Sais-tu, vieux, disait-elle au père Joseph, j'ai presque envie de me fâcher avec la maîtresse pour lui faire comprendre qu'elle n'est pas fine...

– Chut, chut, répondait le vieux, plus serein, moi à ta place je ne me fâcherais pas, je la laisserais faire, c'est son affaire si elle aime mieux aller là-bas et si Jeanne n'était pas venue la chercher, cela ne serait pas arrivé. Bon, pense plus à cela à présent, il est neuf heures là...

Tous les soirs les mêmes mots revenaient à la même heure. À neuf heures précises, les vieux éteignaient leur lampe et se disposaient à dormir. Ce soir-là la vieille ne dort pas, l'oreille au guet, elle entendit parler les jeunes quand ils

vinrent reconduire la maîtresse.

« Dire, se répétait la vieille pour la vingtième fois peut-être, qu'ils m'ont joué le tour cette année !... »

III

Dès les huit heures le lendemain matin, les abords de l'école sont remplis de garçons et de fillettes qui viennent reprendre la tâche... Tout ce petit monde est impatient de voir la maîtresse et de juger au premier coup d'œil si elle est sévère ou disposée à leur donner du bon temps. Avouons à l'avantage de ces petits juges qu'ils ne se trompent guère et que plus d'une fois, le temps a donné raison à leur pronostic.

« On va s'amuser » disent les uns au début d'une année scolaire et la maîtresse trop indulgente n'ose pas réfréner dès les premières escarmouches cette dissipation aux aguets.

Pour un observateur, il est intéressant de lire les impressions d'une première journée de classe sur ces physionomies ouvertes et futées de nos jeunes... Tout un monde de pensées semble éclore dans ces petits cerveaux, on devine que leur

principale préoccupation est de « sonder le terrain »... chose qu'ils accomplissent consciencieusement dès les premières heures de l'année scolaire.

Une bande de fillettes à la mine délurée firent leur apparition dans la classe dès que la porte en fut ouverte. En curieuses, avant de prendre leur place, elles s'assurèrent que rien n'était changé depuis le mois de juin dernier, l'horloge marquait huit heures et demie, le grand crucifix, la branche de rameaux étaient toujours là, les mêmes cartes géographiques ornaient les murs, seules deux pages du calendrier des « Terres et Forêts » manquaient... les mois de juillet et d'août étaient finis... Les gamins moins curieux mais en revanche mieux disposés à la lutte, avaient repris un peu en se bousculant leur place de la dernière année ; maintenant ils regardaient la nouvelle maîtresse en se rengorgeant et en se jetant de temps à autre une œillade... c'était le moment attendu pour l'institutrice de prendre le gouvernail de sa barque, elle voyait devant elle 47 paires d'yeux curieux, autant de petites volontés prêtes à se plier aux ordres sages et

justes mais très aptes aussi à reconnaître le moindre manque d'autorité ou un peu d'hésitation.

D'une voix ferme, l'institutrice dicta à chaque groupe d'élèves les devoirs à préparer afin d'occuper ces activités et d'éviter ainsi une perte de temps. Bravement les enfants se mirent à l'ouvrage et quand vint l'appel fait d'après le dernier journal, plusieurs pages des anciennes leçons avaient déjà été repassées.

Mademoiselle avait découvert le secret de faire de sa classe une ruche bourdonnante et fertile en occupant dès le début ces petites activités sans cesse remuantes que sont les enfants. Que d'insuccès sont dus aux indécisions de la première heure !

À voir toutes ces têtes blondes et brunes, ces mines intelligentes et éveillées, ces yeux d'enfants si prompts aux larmes comme à la joie, le cœur de la nouvelle maîtresse se sentit prêt à aimer ces petits confiés à ses soins. Elle leur parla comme une maman parle au benjamin de la famille, elle leur fit comprendre qu'elle venait à

eux pour les instruire, les aimer et les corriger quand la chose lui semblerait nécessaire. « Vous serez assez raisonnables, ajouta-t-elle, pour que je n'aie pas la peine de sévir mais s'il le fallait, n'oubliez pas que je sais être sévère comme je sais récompenser et donner de bonnes notes. »

Après la lecture du règlement concernant les principales choses à faire ou à éviter, la maîtresse fit l'appel de ses élèves ; elle marqua le nom de chaque enfant, son âge, le nom de ses parents, puis après une courte prière, la volière s'ouvrit et les écoliers ravis et charmés par les manières douces de la nouvelle maîtresse allèrent raconter dans leur famille ce qu'ils avaient remarqué et retenu. Dans l'après-midi ce fut le classement des élèves en quatre groupes, la donnée des leçons et des devoirs pour le lendemain. La classe était maintenant ouverte et à en juger par cette première journée où déjà de la bonne besogne avait été faite, tout irait bien.

Les élèves sont conquis et la nouvelle maîtresse toute à sa tâche se sent heureuse de se dépenser, de semer dans ces jeunes âmes la

parole de vie. Le soir, elle fait une préparation soignée de sa classe du lendemain notant les récapitulations à faire, les problèmes à donner, bref toute la soirée se passe à étudier le programme et à calquer sur celui-ci les explications et la marche à suivre. L'heure de se reposer étant venue, elle se délasse un peu en regardant à la fenêtre. Comme elle l'a fait à maintes reprises depuis les quelques jours qu'elle est rendue à sa classe, elle admire le paysage environnant et se sent conquise par la beauté de cette campagne. Tout le long du jour, elle a entendu dans les champs l'appel des moissonneurs, elle a vu des monceaux de gerbes liées et jetées sur les charrettes pour ensuite être conduites à la « Batterie » et pilées en attendant la journée du battage. L'institutrice aime la vie des champs, tout bas elle se dit qu'elle serait heureuse d'être la femme d'un habitant... et voilà que même sans y penser la silhouette à peine entrevue de Raymond Latulippe passe devant ses yeux ramenant le souvenir de son excellente tante Madame Vermette. Depuis deux jours elle aurait voulu se rendre voir la vieille qui lui fait un peu

grise mine...

« J'irai la voir demain soir », se dit l'institutrice, afin de faire taire un peu ses pressentiments au sujet de la colère de Madame Vermette à son égard.

IV

Le lendemain soir comme elle se l'était proposé la veille, la nouvelle maîtresse dès la fermeture de la classe, se rendit chez Madame Vermette. Celle-ci l'avait vue venir, étant assise à l'unique fenêtre de la cuisine, filant à son rouet.

– Tiens vieux, voilà la maîtresse, dit-elle tout émue au père Vermette.

– Laisse-la venir et tâche de te tenir la langue, hein...

La maîtresse entra, poliment les vieux lui offrirent un siège et s'informèrent avec curiosité des élèves. Mille questions se pressaient sur leurs lèvres et bien qu'ils connussent d'avance les réponses, on eût dit qu'ils prenaient plaisir à s'entendre répéter des détails qu'ils savaient depuis longtemps.

– Combien d'élèves cette année,

Mademoiselle, demanda le vieux.

– Il y en a 47 inscrits, quelques-uns sont encore en vacances...

– Oui, reprit le vieux, il y a les enfants de Pit qui commenceront après les récoltes et comme Pit est toujours en retard, je pense bien que vous n'avez pas besoin de les attendre avant la Toussaint.

– C'est bien regrettable qu'ils ne puissent pas venir dès les premiers jours parce que ces retards sont difficiles à reprendre, les enfants ont plus de misère à suivre les autres et ils sont moins courageux, répondit la maîtresse.

– Que voulez-vous, reprit la vieille, tout le monde n'a pas les moyens de se passer de l'aide de ses enfants comme les Audet qui mettent leurs filles au couvent et qui ont un garçon qui veut faire un docteur... Il est rendu à Québec depuis deux ans, j'ai hâte de voir ce qu'il va faire de beau...

– Tiens, tiens, ma vieille, il va faire un docteur, je suppose... je gage que tu es jalouse un

peu Charmine et que tu voudrais être jeune fille pour lui faire les beaux yeux...

– Pas de danger, j’ai toujours aimé mieux un solide garçon d’habitant que ces petits messieurs qui nous arrivent de la ville tout poudrés et pimpants comme des poupées dans les vitrines... vous allez voir Mademoiselle comme il a l’air à s’en donner... je suis certaine que vous ne le trouverez pas de votre goût...

– Je pense bien, reprit la jeune fille en riant, que c’est plus sage de ne pas y penser.

– Il est comme le reste de la famille, reprit la vieille, il s’en donne... on dirait qu’ils sont des princes, des garçons fiers et les filles donc... je vous assure qu’ils ne sont pas aimés beaucoup les jeunes chez Audet... les vieux ne sont pas trop orgueilleux mais les enfants... je me demande ce qu’ils pensent !

– Tu sais bien Charmine, que ce n’est plus comme dans notre temps, laisse-les donc faire, cela ne nous regarde pas, puis se tournant vers la nouvelle maîtresse, il demanda :

« Commencez-vous à trouver la semaine longue Mademoiselle ?... »

– Non, pas du tout, reprit l’institutrice, ma classe va bien et j’ai beaucoup d’ouvrage qui m’attend, puis avec le nombre d’élèves que j’ai, je n’aurai pas le loisir de trouver les heures longues à passer. Je vais descendre chez nous vendredi soir, je reviendrai dimanche après-midi ou lundi matin.

– Les beaux mois d’automne vont passer vite ainsi à voyager mais quand l’hiver viendra, vous trouverez les semaines plus longues...

– Je pourrai toujours descendre avec une voiture d’ici et quand il fera une tempête, je resterai à ma classe.

– Vous viendrez passer cette journée-là avec nous autres, reprit la vieille.

La nouvelle maîtresse un peu surprise par cette offre inattendue ne répondit pas et ce fut le vieux qui reprit la parole.

– C’est vrai Mademoiselle, vous viendrez passer le dimanche avec nous autres, ce sera

moins long que de rester seule à l'école...

– Les anciennes maîtresses avaient pris cette habitude-là, répliqua la vieille, et on était bien contents. La maîtresse de l'année dernière est restée douze ans ici, c'est pour cela à présent quand les enfants en parlent, ils l'appellent la vieille maîtresse et quand ils parlent de vous ils disent la nouvelle maîtresse, je crois bien que le nom va vous rester...

– Je n'en fais pas de différence, tout ce que je souhaite c'est de réussir aussi bien que l'autre.

– L'autre c'était une bonne maîtresse, je l'aimais bien, elle venait me voir presque à tous les soirs avant le souper et elle n'a pas perdu son temps parce que j'ai travaillé pour elle... et la vieille ajouta d'un air triomphant, vous savez qu'elle doit se marier prochainement avec M. Léveillé. Elle peut me remercier si elle réussit, je vous assure que j'ai fait ma part...

– Elle est courageuse tout de même, répliqua la maîtresse, il a plusieurs enfants.

– Oui, elle est courageuse, reprit la vieille,

mais elle n'est plus jeune et il faut bien qu'elle se fasse un foyer, elle n'est pas pour faire la classe toute sa vie. Enseigner c'est bon pour un temps mais il arrive toujours que l'on se fatigue de cette vie-là qui est plus dure que vous pensez. Nous autres on connaît cela un peu parce que les maîtresses ont toujours été nos amies et on est au courant de bien des petites misères qui peuvent leur arriver.

La nouvelle maîtresse retourna à sa classe moitié joyeuse, moitié triste : joyeuse de l'accueil cordial de M^{me} Vermette et triste en pensant aux petites misères de sa vie d'institutrice. Et revoyant ce qu'elle connaissait des gens du rang et de ses élèves elle se demandait : « Qui pourrait bien me faire de la peine et quelles difficultés pourraient m'attendre ?... » et cette fois encore la mine à peine entrevue de Raymond Latulippe se dressa devant elle.

« Suis-je gauche, se répétait l'institutrice de penser à quelqu'un que je ne connais même pas ?... Est-ce qu'il me ferait de la misère lui qui connaît à peine mon nom ?... Tous les élèves

amment la classe, je n'ai rien à craindre de ce côté, suis-je sotté de m'arrêter ainsi à ces radotages de vieille ?... Elle est de bonne humeur tout de même, moi qui me la figurais fâchée... »

Elle ne se doutait pas la petite institutrice qu'elle devait cette réception amicale à la prière de M. Vermette. La vieille qui aimait à tout savoir et qui de plus avait pour spécialité de marier « ses maîtresses » avait trop d'esprit pour se brouiller ainsi dès le début de l'année scolaire...

V

Le lendemain soir vers les six heures, les jeunes et les filles du canton arrêtaient à l'école afin d'amener la maîtresse avec eux pour aller « aux noisettes ». Jeanne Audet se fit l'interprète de ses amies et de ses compagnons et expliqua le but de cette excursion

– Nous allons au petit coteau là-bas et nous avons pensé que vous aimeriez peut-être à venir avec nous... Ce n'est pas loin et nous serons revenus de bonne heure...

– J'y vais avec plaisir du moment que nous reviendrons assez tôt pour que je prépare ma classe de demain.

Les jeunes gens partirent les premiers afin de « déboucher les pagées de clôture » pour faire passer les « filles »... On prit le chemin le moins long en piquant à travers champs et en moins de dix minutes les noisetiers étaient atteints. Les

filles s'étaient apporté de grosses mitaines de cuir afin de ne pas se piquer les doigts, quant aux garçons ils n'y prenaient pas garde. Ils avaient accroché aux branches des noisetiers de grandes poches de toile, chacun emplissait son chapeau de noisettes et le vidait ensuite dans les sacs. Tout en faisant la cueillette, les garçons faisaient un peu étriver les filles, histoires de s'amuser et de savoir laquelle se défendrait le mieux...

La nouvelle maîtresse s'étonna d'abord de l'absence de Raymond Latulippe... Elle causa avec Jeanne, du couvent, des religieuses parties pour d'autres missions, des élèves nouvelles et des anciennes. Elles étaient heureuses de se retrouver, bien que n'ayant jamais été intimes, elles se comprenaient bien et maintenant que l'institutrice se sentait éloignée des siens, il lui était bon de rencontrer quelqu'un avec qui elle pouvait sympathiser.

Les noisettes étant en abondance, en peu de temps, les grands sacs furent remplis et la troupe joyeuse reprit le chemin du retour. La « brunante » était répandue sur le petit bois et le

« serein » tombait... aussi les filles se hâtèrent, craignant que les mères soient inquiètes. Arrivés sur le terrain planche, les jeunesses prirent le chemin de raccourci afin de mettre leur récolte en sûreté, les jeunes filles s'arrêtèrent à la classe. Heureuses de faire plus ample connaissance avec la maîtresse elles acceptèrent son invitation de « veiller un peu »...

La plupart avaient quitté l'école depuis trois ou quatre ans, elles revirent avec plaisir leurs anciennes places d'étudiantes et les souvenirs revinrent en foule...

– J'aimerais bien à revenir à l'école encore moi... dit Marguerite la sœur de Raymond.

– Pas moi, j'aime bien mieux rester à la maison pour aider à maman, répliqua une autre.

– J'ai fini pour à présent, reprit Marguerite, mais l'année prochaine, je voudrais aller au couvent pour avoir mon diplôme.

– À dix-huit ans tu penses encore à étudier toi... tu en as de la patience...

Se tournant vers la maîtresse, Marguerite lui

dit :

– J’avais pensé de vous demander Mademoiselle pour me faire une classe privée le soir afin de repasser un peu le commencement de mes livres. Je viendrais les soirs que cela vous dérangera le moins, si vous voulez bien m’aider...

– Gageons que tu veux faire une sœur... demanda Jeanne Audet...

– Je vous ferai la classe avec plaisir, répondit la maîtresse sans attendre la réponse de Marguerite à cette question indiscreète, je suis contente de vous obliger et en même temps je pourrai préparer ma classe...

– Je commencerai lundi, reprit Marguerite, je suis contente et je vous remercie. J’ai toujours aimé l’étude, et à la maison on peut se passer de moi, maman et ma grande sœur suffisent à la besogne. Plus tard Raymond se mariera... Qui sait ce que nous réservent les jours à venir ?...

– Vous avez raison, répondit Mademoiselle ; de plus pendant les longues soirées d’automne et d’hiver, ce sera un plaisir pour vous de revoir ce

que vous avez déjà appris. C'est si beau
quelqu'un qui travaille à s'instruire toujours
davantage. Puisque vous pouvez le faire sans que
personne autour de vous en souffre...

Après les souhaits de bonne nuit, la bande se
dispersa et Mademoiselle se remit à préparer sa
classe du lendemain.

VI

À quelques jours de là, les jeunes gens revinrent accompagnés des jeunes filles. Ils demandèrent à la nouvelle maîtresse de les laisser jouer à la balle dans la cour de l'école.

« L'ancienne maîtresse nous laissait jouer tant que nous voulions », dirent-ils. Ce fut avec plaisir que la permission fut accordée. Pendant que les garçons s'envoyaient la balle de l'un à l'autre, les jeunes filles assises sur le perron de l'école causaient avec la maîtresse. Celle-ci se rendait compte de la somme de bien qu'elle pouvait faire à tous ces amis nouveaux qui l'entouraient. L'école est, dans les rangs reculés de nos paroisses, le centre et un rouage nécessaire dans la vie familiale ; la maîtresse d'école est après le curé la personne que l'on consulte le plus volontiers. Depuis longtemps on s'est habitué à regarder la maîtresse comme quelqu'un qui sait

tout et souvent on lui demande un conseil ou un renseignement. Celle qui a à cœur de se rendre utile, trouvera dans son dévouement et dans l'amour de son devoir, le mot pratique, la bonne manière de rendre service et d'être agréable à tous. Malheur à elle si elle est prise à l'improviste et qu'elle semble hésiter sur la réponse à donner... elle passera alors pour une incapable ou une orgueilleuse et cette opinion sera bientôt partagée par le grand nombre.

À l'occasion des visites entre gens du même canton, la question école revient souvent dans les conversations. L'opinion se fait, le verdict se donne et l'impulsion est créée ; gare à la nouvelle maîtresse si par malheur la première impression est mauvaise ou si par quelque gaucherie elle s'est mise à dos, quelques familles influentes de son arrondissement... elle aura beaucoup de difficulté à ramener une opinion favorable même si elle est dans son droit.

Les gens du peuple sont ainsi, ils se jettent parfois dans des travers dont on peut difficilement les tirer. Tel n'était pas le cas

pendant pour la « nouvelle maîtresse ». Tous dès le début de septembre s'étaient plus à reconnaître son habileté, son savoir-faire, elle mettait à sa tâche toute sa bonne volonté et tout son courage. Seule, Madame Vermette avait sur le cœur la première visite de la maîtresse chez les Audet.

Donc en ce soir de fin septembre, nos jeunes s'amusaient ferme, avec entrain, ils se renvoyaient la balle, la poursuivaient, etc... Quelques-uns pour montrer leur force et leur habileté, la faisaient monter très haut dans les airs, d'autres lui donnaient de l'air ou la lançaient brusquement, chacun s'ingéniait à s'attirer les applaudissements des jeunes filles qui les regardaient faire. À la fin quelques-unes se joignirent aux garçons et s'essayèrent à faire aussi bien qu'eux.

Par mégarde un des joueurs envoya la boule dans le jardin du père Vermette, aussitôt un couple d'entre eux sautèrent la clôture pour la chercher. Mais Raymond Latulippe, qui veillait chez son oncle, regardait les joueurs du seuil de

la porte où il était assis. D'un bond il fut dans le jardin, trouva la boule et comme il n'attendait que ce moment pour entrer en scène, il s'élança au milieu des joueurs et se mêla à leur groupe. La nouvelle maîtresse put à loisir admirer sa taille élevée, un peu au-dessus de la moyenne, ses gestes souples, son coup d'œil sûr. Elle se plaisait à regarder ce grand garçon et de sentir ses yeux souvent posés sur elle lui était une joie.

Les jeunes filles devisaient, joyeuses, celles qui avaient des grands frères parmi les joueurs, s'étonnaient de leur voir tant d'agilité et d'entrain après une grosse journée d'ouvrage car on était en pleins travaux. Tout le jour, l'écho avait apporté le bruit trépidant des moissonneuses-lieuses fauchant les blés mûrs dans les champs voisins.

« À la brunante » les jeunesses s'en retournèrent. Marguerite avant de partir voulut présenter Raymond à la nouvelle maîtresse. On causa de la température, des travaux et des quelques heures que les jeunes venaient de passer si joyeusement. Puis Marguerite demanda

quelques renseignements sur l'étude qu'elle voulait poursuivre et de part et d'autre on se souhaita une bonne nuit.

De sa fenêtre, Madame Vermette avait vu tout ce qui s'était passé. Tout bas elle avait applaudi à la bonne idée de Marguerite de présenter Raymond à la nouvelle institutrice... « Cela ferait un beau couple, pensait-elle... si les Audet peuvent la laisser tranquille et ne pas lui tourner la tête avec leur docteur... » Sans rien dire à son vieux de ses rêves d'avenir, et de ses préoccupations, la vieille rumina longtemps les moyens à prendre pour arriver à ses fins. À la fin elle se décida au parti le plus sage : attendre... Je ne lui parlerai pas de Raymond, se dit la vieille, je lui en ai parlé une fois déjà et au lieu de l'intéresser, cela a eu l'air à la gêner, laissons faire, nous avons encore toute l'année à nous à condition que le docteur de Audet ne se mette pas à lui faire la cour. Il ne viendra pas avant les Fêtes et si Marguerite veut m'aider cela ira bien...

Raymond la trouve de son goût, c'est un grand pas de fait... à venir jusqu'à présent il ne trouvait

pas de filles pour lui. Et elle ?... comment savoir si elle l'aimerait. La vieille plutôt que de briser l'échafaudage de ses espérances se décida sagement à attendre le moment propice pour aller aux informations. La nouvelle maîtresse prétextait la préparation de ses classes, sortait très peu, elle rendait rarement visite à Madame Vermette et celle-ci un peu intimidée n'osait lui faire part de ses projets d'avenir concernant l'établissement de Raymond.

Attendons, se répétait la vieille, sans vouloir s'avouer que cette attente lui paraissait interminable...

VII

Le dimanche après-midi suivant l'institutrice monta à sa classe vers les deux heures. Marguerite qui avait eu connaissances de son arrivée, vint l'inviter à faire un tour de canot sur le lac.

Le chemin de « pied » qui conduisait au lac était tracé dans les érablières, à cette époque de l'année, le feuillage multicolore de ces fiers habitants de nos forêts est une merveille pour le regard attentif. Les jeunes filles admirèrent cette parure splendide, elles se choisirent plusieurs feuilles aux coloris changeants pour en garnir leur chapeau et l'on se dirigea vers la chaloupe. À plusieurs endroits le long du chemin, les branches barraient la route, Raymond aidait les jeunes filles à s'en garer ; la nouvelle maîtresse était heureuse de sentir près d'elle cette force et les prévenances de ce grand garçon à la mine

élégante n'étaient pas pour lui déplaire.

Arrivés au lac, après s'être reposés un peu, les promeneurs se placèrent dans l'embarcation, Raymond prit les rames et ses bras vigoureux firent faire à la chaloupe mille contours imprévus, mille courbes gracieuses.

Qui dira le charme d'une promenade sur une nappe d'eau limpide, alors que le soleil la diamante de ses rayons... une brise légère passe emportant au loin l'écho des voix et des rires. L'on se sent heureux de vivre cette heure délicieuse et certes ce souvenir est l'un de ceux que l'on évoque le plus volontiers... Une joie sereine se lisait donc sur les figures de nos jeunes amis et bientôt une plus grande intimité s'établit entre eux. Marguerite racontait les incidents joyeux de sa vie besogneuse, elle avait une manière si comique de raconter que bientôt la gaieté se mit de la partie. Ses taquineries plaisaient à Raymond qui lui répondait sur le même ton.

La nouvelle maîtresse d'abord réservée et un peu sur la défensive se départit de sa gêne.

Depuis le jeudi précédent elle était anxieuse de connaître certains détails concernant les gens du voisinage et elle trouva l'occasion propice.

« Imaginez-vous, dit-elle à ses amis la peur que j'ai eue ces jours derniers... Un soir vers cinq heures, les fenêtres de la classe étaient ouvertes ainsi que la porte, tout était tranquille et je préparais mes devoirs du lendemain quand j'entends frapper dans le passage et aussitôt je vois entrer un vieux dans la classe. Il me regarde curieusement, puis s'en plus s'occuper de moi, il fait le tour en frappant sur le plancher avec son bâton. Il sortit sans me parler ce qui m'a fait encore plus peur, je n'ai pas osé le questionner, mais s'il revient, je vais lui parler... »

– Gardez-vous en bien, sinon il ne partira pas, quand il commence à jaser le vieux, il en a pour longtemps, répondit Marguerite.

– C'est le vieux Charles, l'oncle de Jeanne Audet, répliqua Raymond, répondant ainsi au regard interrogateur de la maîtresse. Nous aurions dû vous avertir avant pour vous empêcher d'avoir peur. Il était bien gai autrefois mais depuis

quelques années, il a fait de grosses pertes d'argent et cela lui a troublé les idées...

– Il n'est pas dangereux ?... il n'a pas l'air malin...

– Oh ! non il n'est pas malin, mais il ne traîne pas son bâton pour rien. Si on le faisait fâcher peut-être qu'il ne serait pas commode...

– Avez-vous remarqué son accoutrement ?
questionna Marguerite.

– C'est bien ce qui m'a fait le plus peur, répondit la maîtresse. Voir apparaître une tuque rouge, une chemise de flanelle carreautée noire et bleue, des pantalons d'étoffe du pays, des bottes sauvages... tout l'habillement des vieux de l'ancien temps. Oh ! mais j'ai eu peur tellement que je vais fermer mes portes à clef de bonne heure à présent, j'espère bien ne plus le revoir jamais... Jeanne ne m'en avait jamais parlé... elle aurait bien dû me le dire...

– Ce n'était pas facile de vous dire cela... nous aurions dû y penser et vous en avertir, répondit Raymond.

– Je vous assure que ma tante Charmine ne le regarde pas comme un saint... elle en a peur comme du diable et elle dit sans rire qu'il jette des sorts, reprit Marguerite en riant. Le printemps dernier elle avait mis couvrir une poule dans la grange et elle n'a eu que trois petit poulets sur quinze œufs, elle dit que c'est la faute du vieux Charles, qu'il lui a souhaité cette malchance-là

– C'est pour cela qu'elle n'aime pas chez M. Audet, elle a peur du vieux...

– Oui et puis elle dit qu'ils sont fiers, moi, je ne trouve pas Jeanne hautaine, ni les autres non plus... c'est une manière qu'ils ont comme cela.

– C'est une drôle de manière dans tous les cas, reprit Raymond, et puis tu ne parles pas de leur docteur qui a le courage de nous marcher sur la tête... il fait le Monsieur mais il n'a pas besoin de tant s'en donner. J'aime mieux mon métier que le sien...

On arrivait au point de départ. Les jeunes filles sautèrent lestement à terre, Raymond amarra la chaloupe et l'on prit le chemin de raccourci.

À partir de ce jour, les rencontres des jeunes gens se firent plus fréquentes, deux ou trois fois la semaine, Marguerite descendait à l'école prendre ses leçons, Raymond s'amusait chez son oncle et vers les huit heures et demie il venait rencontrer sa sœur.

Une amitié profonde faite de respect et d'admiration remplit bientôt le cœur de Raymond pour la nouvelle maîtresse. Il admirait cette vaillante qui au lieu de jouir de sa liberté et faire « la demoiselle » au village avait préféré à cette vie de farniente une existence active toute de dévouement.

Le mirage de la ville fascinait ce grand garçon et dès que les semences étaient finies, il partait sous prétexte de se faire quelques piastres... deux fois déjà, sa tante Charmine lui avait envoyé en cachette l'argent nécessaire pour payer quelques dettes et revenir chez lui. Mais les soirs d'ouvrage, quand, fatigué du travail de la journée il se reposait sur le perron, le souvenir de la ville revenait l'obséder. Sans cesse il revoyait les vitrines attrayantes des magasins, les salles de

vues aux promesses tentantes, les petits soupers des restaurants en tête-à-tête avec l'amie que le hasard mettait sur son chemin, tous ces tableaux le hantaient et c'était toujours avec un soupir de regret qu'il faisait trêve à sa rêverie pour aller se reposer.

La perspective de passer sa vie à cultiver la terre ne lui souriait donc pas et c'est sans beaucoup d'enthousiasme qu'il écoutait les propositions de sa tante. Elle lui disait souvent : « Marie-toi et viens rester avec nous autres, ton oncle est vieux et moi aussi, quand nous serons morts, tu retourneras chez vous. Pour quelques années ton père est encore capable de se passer de toi à la maison, tu lui aideras pareil pour les récoltes et les semences et pour nous autres ce sera plus désennuyant... »

De saison en saison, Raymond retardait toujours et la vieille maintenant avait peur de ne pas voir s'accomplir ce rêve tant désiré. Et voilà que tout à coup l'espoir lui revenait. En voyant les rencontres que Marguerite sans le vouloir rendait fréquentes, la vieille se reprit à rêver...

Elle épiait sans en avoir l'air toutes les démarches, tous les moindres indices et ce fut avec un bonheur indicible qu'elle vit Raymond s'intéresser à la nouvelle maîtresse...

VIII

Au commencement d'octobre eut lieu la visite de Monsieur l'inspecteur. Cette visite est tout un événement pour la gent e écolière qui se prépare dès le début de septembre à cet examen.

Par un midi tout imprégné des rayons du soleil d'automne, un des petits gars arrive à la classe avec cette nouvelle :

– Monsieur l'inspecteur était à l'école du nordet cet avant-midi...

– Il va venir nous voir après-midi, disent les autres en chœur.

Aussitôt c'est un coup d'œil sur les toilettes, les petites filles s'arrangent les cheveux, les garçons se lavent les mains... chacun met tout à l'ordre sur soi, même quelques-unes des fillettes qui demeurent proches de la classe prennent une course à la maison pour changer de tablier.

Mademoiselle fait une revue de tout son petit monde, puis on fait en hâte le ménage de la classe car avec un si grand nombre d'élèves, il y a sans cesse quelques traîneries : morceaux de papier, sac de classe ou chiffons quelconque.

L'enfant avait dit juste. À une heure et quart, quelques minutes après la prière, on vit venir dans le nordet la grande jument grise de Monsieur l'inspecteur... Un des plus grands de la classe fut envoyé pour dételer le cheval et le visiteur fit son entrée au grand étonnement des petits qui ne le connaissaient pas.

Après les salutations d'usage et quelques questions, Monsieur l'inspecteur commença son examen. Des questions écrites furent posées aux plus grands élèves tandis que les jeunes venaient en rang faire montre de leur science.

Une fois la première émotion passée, tous répondirent avec satisfaction aux différentes demandes. Le visiteur put se rendre compte de l'ouvrage accompli depuis le commencement de l'année. Avec l'habitude de juger au premier coup d'œil, il vit en la nouvelle maîtresse de

grandes aptitudes pour l'enseignement. Le bon ordre, la discipline qui régnaient dans la classe, la confiance et le respect que les élèves témoignaient à leur institutrice étaient la meilleure preuve de réussite qu'il put souhaiter. Aussi se fit-il très enthousiaste, prodiguant aux élèves ses bons conseils et à l'institutrice ses encouragements et ses promesses de succès. Il fit miroiter aux yeux des enfants la perspective de gagner de beaux prix en récompense de leur travail opiniâtre et afin de stimuler encore davantage les ambitions il laissa un très bon rapport qui se lisait comme suit :

22 octobre, 1922.

Ai visité aujourd'hui la classe No 4 tenue par Mademoiselle Marthe Dubreuil, quarante-huit élèves présents. Excellente discipline qui fait espérer un très bon résultat.

Signé : J.-E. Noël, Insp. d'écoles.

Avant de prendre congé de la maîtresse et des

élèves, l'inspecteur les encouragea encore à continuer la route si bien commencée. Le départ du visiteur amena toute une série de réflexions que la nouvelle maîtresse écouta avec condescendance. Elle était bien heureuse la petite institutrice du résultat obtenu et comme d'ordinaire les gens heureux sont exubérants, surtout les jeunes, ce fut avec maintes sauterelles et gambades que les plus expansifs de la bande racontèrent les péripéties de l'examen.

– J'avais bien peur de manquer, dit un blond garçonnet de la quatrième division, pensez donc... il m'a demandé de lui nommer les neuf provinces du Canada avec leur capitale, moi qui confonds toujours Régina et Alberta...

– C'est bien simple pourtant reprit un autre, tu n'as qu'à regarder Alberta Dubé... c'est comme cela que je m'en rappelle, je me dis : Alberta c'est une province et je regarde Alberta, comme cela je ne pense pas à Régina...

– C'est un bon moyen, mais tu aurais bien dû me le dire avant...

– Et moi, reprenait un autre, il m'a demandé

presque toute la table de 9, une chance que Mademoiselle m'a gardé après la classe l'autre jour, pour l'apprendre, je l'ai écrit dix fois, mais je ne le regrette pas, je la sais pour jusqu'à la fin de mes jours...

– Tu peux la remercier, notre maîtresse sans cela tu aurais « fumé »... répondit un des jeunes.

– Tu aurais été le seul, nous autres dans notre division, personne n'a manqué, mais les petits, il y a Arsène qui a hésité un peu dans « Je vous salue Marie » mais Mademoiselle l'a prévenu et il n'a pas manqué.

– Vous avez tous bien répondu, dit l'institutrice, je suis contente de vous maintenant, reprenez chacun votre place et pour vous dédommager, je vais vous donner à chacun une image...

Ce furent des acclamations et des « Vive Mademoiselle »... Chacun reçut son image avec la même joie que s'il se fut agi d'une pièce d'or.

La classe fut finie pour cette journée-là. Après la donnée des leçons et des devoirs pour le

lendemain, les élèves se dispersèrent pour raconter de nouveau dans leur famille toutes les péripéties de cet examen de Monsieur l'inspecteur. Quant à la petite institutrice, elle était heureuse. Le premier jalon était posé, il importait de continuer dans le même sillon et de faire un succès de cette première année de classe. La satisfaction que laisse après elle la tâche bien remplie vaut quelques sacrifices, c'est ce que comprenait la nouvelle maîtresse qui n'hésitait pas à mettre de côté une soirée de plaisir ou une promenade distrayante quand sa classe du lendemain n'était pas suffisamment préparée. Elle avait trouvé sans beaucoup de recherches la recette du bonheur : Sacrifier de bonne grâce le plaisir au devoir.

IX

Le vent d'automne a maintenant dépouillé tous les arbres de leurs feuilles. Dans l'érablière du père Joseph, en arrière de l'école, le nordet souffle dans les branches tordues ; sur la terre gelée, les pas du marcheur résonnent. Tous les travaux extérieurs chez les cultivateurs sont maintenant terminés, il fait froid et le matin une gelée blanche couvre la terre.

Ce sera bientôt l'hiver. Cette saison tant redoutée du pauvre et des vieux est désirée des jeunes parce qu'alors commence pour eux toute une série d'amusements et de soirées de plaisir.

Au premier rang, il y a la Sainte-Catherine. Si cette fête apporte quelquefois des moments de rêverie et de tristesse voire même de regret aux filles qui ne sont plus jeunes, en revanche, elle amuse beaucoup les jeunes.

Pour que la fête soit complète il faut une

bonne « bordée de neige », car autrement comment faire refroidir la bonne tire canadienne que nos jeunes filles réussissent si bien ?...

Donc en l'honneur de la Sainte Catherine, il règne cette année chez M. Latulippe une animation inaccoutumée car les invités viendront nombreux faire la fête chez Raymond. Marguerite et Régine, sa sœur et l'aînée de la famille ont fait la revue de la maison. Le grand salon et la chambre des étrangers ont été « réchauffés » et toute la journée, veille de la fête, les filles ont fait des « croquignolles », des tartes à la « Fayette », des gâteaux décorés de petits drapeaux en papier de soie. Les « catalognes » de la grand-salle ont été enlevées... afin de les conserver propres et puis au cas où quelques jeunesses aimeraient à s'exercer pour la gigue simple ou un cotillon... Il ne reste plus que la façon de tire à faire et la « bordée » de neige à venir... Celle-ci ne se fait pas attendre longtemps et ne trompe pas cette année encore les espérances des jeunes.

Après le soleil blafard du matin, les nuages

blancs s'amoncellent et bientôt un duvet moelleux et glacé tombe tout doux... c'est la neige. Les vieux la regardant couvrir le sol et en même temps qu'elle couvre la terre, il leur semble qu'ils arrivent plus vite au tombeau, les jeunes ne pensent qu'au plaisir de voir de nouveau leur plaisir d'hiver leur revenir.

Les invités pour la soirée arrivent en traînes à bâtons, les chevaux sont remisés à l'étable et la veillée de la Sainte-Catherine commence. En attendant la bonne tire qui fait déjà des « cheveux », les jeunes filles et les garçons s'amuse à fabriquer les coiffes des catherinettes... elles ne sont pas nombreuses car pour mériter cet honneur... il faut avoir vingt-cinq ans révolus. À la campagne les filles se marient jeunes et ce soir après les calculs faits, il n'y a que Régine qui peut se compter vieille d'un quart de siècle. Mais comme on a préparé deux bonnets, Maurice Audet se voit affublé du bonnet restant au grand plaisir de toute cette jeunesse. Puis on étire la bonne tire placée d'abord dans de grands plats sur la neige.

Les mains enduites de farine, chacun s'empare d'un « tapon » de tire qu'il façonne de mille manières, qu'il plie et replie, puis étire de nouveau jusqu'à la consistance voulue. Avec de grands ciseaux, on coupe ensuite la tire en petits morceaux que l'on range dans les assiettes.

Toutes les jeunesses du rang, garçons et filles sont rassemblés et la maîtresse que Marguerite est allée chercher n'a pas voulu faire de peine à son amie, elle a accepté l'invitation et Raymond, sans se demander pourquoi... est tout joyeux de cette présence de l'institutrice chez lui.

Éparpillés un peu au hasard pour l'étirage de la tire car cette opération se fait dehors sur la neige nouvelle, les groupes se forment dès que ce travail est terminé. On revient à la maison, chaque garçon demande sa « compagnie » pour faire honneur à la tire, les rires et les histoires commencent et l'on s'amuse à qui mieux mieux.

Régine a pour cavalier, l'heureux possesseur du deuxième bonnet, le plus vieux de la famille des Audet et si sa tante Charmine voyait ce joyeux couple, elle en reviendrait de ses

méfiances et de sa rancune contre les Audet.

La nouvelle maîtresse de son côté s'amuse beaucoup. Elle voit Raymond plus à l'aise parce qu'il est chez lui et les prévenances de ce grand garçon ne sont pas pour lui déplaire. Elle trouve en Raymond, un esprit vif, facilement intéressé, un caractère gai, un excellent cœur. Elle se sent heureuse d'être près de lui et en faisant la comparaison avec les autres jeunes gens, elle trouve que c'est son « cavalier » qui remporte la palme sous le rapport de l'apparence et des bonnes manières.

Vers les neuf heures, une sauterie s'organise en cachette des vieux qui veillent à la cuisine... les violons s'accordent en sourdine, les jeunes ne tiennent plus en place, c'est à qui danserait le premier quadrille... quand tout à coup une voix, comme un coup de clairon se fait entendre de la cuisine. M^{me} Latulippe rappelle en temps et fort à propos... à ses jeunesses les lois de l'Église.

– Dansons au moins les confitures, demandent les jeunes.

– C'est bien, dansez les confitures mais les

garçons ensemble et les filles ensemble...

– C'est correct, répondent-ils en chœur, dansons les confitures... leur plaisir n'est pas moindre et c'est au milieu des rires que se termine cette sauterie...

Après une couple de rondes de tire on organisa des jeux. De tous temps, les jeunes ont aimé à se remuer et à changer de place souvent. C'est sans doute pour cette raison que l'on a inventé des jeux de société. Les plus en vogue de ces amusements sont sans doute ceux où le perdant doit donner un gage. Le vendeur de plomb ou « tourner l'écuelle » amuse toujours les joueurs. Pendant plusieurs heures, nos jeunes se divertirent à ces jeux, de temps en temps on passait la tire ou une ronde de vin du pays.

Raymond profitant de l'avantage qui lui était donné de connaître la maîtresse plus que les autres garçons présents, faisait avec plaisir l'office de « cavalier ». Très fier, il fit les honneurs de la maison à la visiteuse ; devinant que l'institutrice n'aimerait pas à se joindre aux autres pour jouer au vendeur de plomb, il l'amena

dans le salon regarder les nombreux portraits et souvenirs de famille.

Sur une table dans un coin du salon, il y avait d'anciens albums au fermoir d'argent qui recélaient de vieilles photographies. Petits portraits de zinc où les modes du vieux temps étaient fidèlement reproduites ; ils s'amusaient tous deux à cette revue de vieilles photos et bien que chaque détail fut connu de Raymond depuis au moins 15 ans, c'était avec plaisir que ce soir, il les revoyait de nouveau. Le charme qui se dégageait de ces vieilleries n'était pas assez fort pour le retenir ainsi pendant deux heures entières ; il dut s'avouer que seul cette revue l'aurait plutôt ennuyé ; mais en compagnie de la nouvelle maîtresse, il y trouvait un charme nouveau.

Il se sent heureux et quand ils ont fini de regarder les portraits, Raymond cherche à prolonger ce tête-à-tête ; ils visitent ensemble les nombreux livres de récompense gagnés par ses sœurs et par lui à l'école, puis ceci l'amène à parler de ses années de classe ; le nom

d'anciennes institutrices qui se dévouèrent pour l'instruire lui revient à la mémoire. Il rappelle en riant, quelques bons tours d'écoliers et ses gamineries d'autrefois. La maîtresse s'intéresse à ces récits tant ils sont vivants et toujours de saison... car les bons tours de nos écoliers d'aujourd'hui ne sont que la répétition d'autres tours joués par les écoliers d'une autre génération.

Les jeunesses, fatiguées de leurs jeux, finirent par s'asseoir comme de sages enfants, et ce fut le tour des chansons. Chacun fut prié de chanter. Quelques-uns y allaient de bon cœur, d'autres qui ne savaient pas chanter, ne voulaient pour rien au monde s'exécuter ; alors chacun se mettait à les harceler et l'on finissait presque toujours par avoir un couplet plus ou moins en mesure. On s'amusait ferme et ceux qui ne savaient pas chanter étaient les premiers à rire de leur maladresse et du mauvais ton qu'ils prenaient...

Raymond qui avait une belle voix fit de son mieux, il chanta une mélodie à la mode et dès qu'il eut fini, les applaudissements se faisant de

plus en plus forts il chanta de nouveau ; la nouvelle maîtresse l'écoutait avec plaisir.

On fit encore une couple de rondes de tire, puis la soirée finit avec mille promesses de se rencontrer de nouveau et avant longtemps.

Cette nouvelle occasion de se rencontrer que toute la jeunesse du rang guettait, ne tarda pas. À l'automne les travaux extérieurs de la ferme sont à peu près finis, mais il reste à l'intérieur mille choses à faire. Quand ces travaux sont assez considérables et demandent beaucoup de temps, on fait une « corvée »... Au seul mot de « corvée » les jeunes se sentent joyeux car ils savent que tout en rendant service, ils s'amuseront beaucoup. On a multiplié ainsi les occasions de rencontres car les corvées sont toujours rendues même quand l'ouvrage diffère. Ainsi tel qui a fait une corvée pour battre au moulin ou fouler de l'étoffe rendra le temps soit au plumage des oies ou à l'épluchette de blé-d'Inde.

On se promet pour cette occasion bien du plaisir et quand l'invitation est faite on oublie

rarement de dire à l'inviteur : « N'oublie pas de demander Un tel ou Une telle »... gens réputés pour mettre de l'entrain et encourager le travail. Souvent le rôle de ces boute-en-train se borne à faire rire les autres ; occupés à chercher des drôleries, ils oublient de faire leur part à l'ouvrage. On ne tient pas compte de leur inaction pourvu qu'ils fassent rire et qu'ils amusent.

X

Quand Maurice Audet, celui qui avait coiffé le deuxième bonnet à la fête de Sainte-Catherine, se présenta chez M. Latulippe pour inviter les jeunesses à une corvée chez lui, inutile de dire qu'il fut accueilli avec joie. Régine rougit et accepta, Marguerite recommanda de ne pas oublier d'amener le père Jean, vieux raconteur d'histoires et de tours ; Maurice devinant ce que Raymond voulait lui dire, demanda :

– Est-ce que je vais inviter la maîtresse ?...

– Votre corvée est pour vendredi soir, elle doit descendre chez elle s'il fait beau, répondit Marguerite.

– Elle peut bien attendre à samedi, répliqua Raymond, invite-la et si elle veut venir avec nous autres, dis-lui que j'ai affaire au village samedi, je la descendrai.

– C’est bien, je vais envoyer Jeanne lui dire, reprit Maurice. Comme cela on va vous attendre vendredi soir. Ce ne sera pas long, c’est pour écosser des fèves. Maman a pensé que ce serait plus vite fait en ayant une dizaine de jeunesses et ce sera plus amusant que d’être restés seuls pour cet ouvrage-là...

– Tu as bien fait Maurice, nous aussi nous sommes bien contents de pouvoir nous amuser un peu.

– Bien au revoir, à demain.

Le lendemain soir, à peu près le même nombre de jeunesses qui avaient fêté la Sainte-Catherine chez M. Latulippe se rencontrèrent chez M. Audet y compris la maîtresse qui était restée avec plaisir. N’ayant jamais vu de ces corvées et de plus sachant qu’elle passerait la soirée avec Raymond, l’institutrice avait consenti avec joie à la proposition que lui avait faite Jeanne Audet.

– Nous nous amuserons, avait dit Jeanne, Maurice a invité le père Jean, vous ne regretterez pas votre soirée.

La maîtresse fut heureuse de renouveler la connaissance avec la famille Audet qu'elle n'avait visitée qu'une fois, au début de l'année scolaire. Elle revit avec émotion l'oncle qui lui avait tant fait peur par sa visite inattendue à l'école...

Dès que tous les jeunes gens furent arrivés, Madame Audet et Jeanne aidées des filles apportèrent dans la cuisine de grands plats en pierre blanche, les garçons allèrent chercher des cuves dans lesquelles on avait mis la récolte de fèves et la corvée commença.

Pour commencer chacun se hâtait, c'était à qui remplirait son plat le premier, puis peu à peu, l'ambition diminuait d'intensité non que la tâche fut fatigante, il s'agissait d'écosser les fèves... mais la répétition des mêmes gestes amène vite la lassitude alors on réclama une histoire... le père Jean qui avait été invité spécialement pour amuser les jeunes fut demandé pour raconter des peurs... plusieurs se récrièrent disant que pendant le mois des morts il ne faut pas faire les fanfarons et évoquer ceux qui sont partis pour l'autre

monde...

– Non, non, père Jean, racontez-nous une histoire vraie, que vous avez vue, demanda Marguerite, pas une peur...

– Tiens, tu serais poltronne, répliqua le vieux, dans ce cas, tu ne serais pas capable de faire ce que d'autres font pour connaître leur futur.

Le père avait avivé la curiosité des filles, il fut harcelé de questions...

– Qu'est-ce qu'elles font les autres ? demandèrent les jeunes filles en chœur.

– Ce qu'elles font ?... pardine. Il y a mille moyens de connaître l'avenir. Vous ne le savez pas ?... Les garçons ne s'occupent pas beaucoup de ces moyens-là, mais les filles, celles de mon temps, s'en occupaient et quand elles se mariaient, elles avaient presque toujours vu leur futur en rêve en faisant un des tours que je connais...

– Et ces tours, père Jean, dites-en un au moins ? demandèrent les filles...

– Dites-le donc, père Jean, répondit

Marguerite, j'essayerai peut-être...

– Ah ! il n'y a pas de danger. Tiens, veux-tu me faire accroire par exemple, que tu serais capable de te lever à minuit sonnant, un soir de nouvelle lune et d'aller seule et sans lumière à la fontaine, de te pencher et de regarder dans l'eau... tu verras l'image de ton futur. Il faudra ensuite que tu reviennes à reculons jusqu'à ton lit et que tu t'endormes sans parler à personne de ce que tu auras vu. C'est un moyen infallible.

– C'est infallible parce qu'il n'y en a pas beaucoup qui l'ont essayé, répondit une des jeunes filles ; s'il n'y a pas d'autres manières que celle-là de connaître l'avenir, j'aime mieux laisser faire le temps...

– Moi aussi, moi aussi, répétèrent les autres qui frissonnaient à la seule pensée de sortir seule à minuit.

– D'autres moyens, j'en connais une quantité, reprit le vieux. Par exemple, en voici un autre. Préparer dans votre chambre tout ce qu'il faut pour faire la barbe... un rasoir, de l'eau, du savon, une serviette, un miroir, pendant la nuit, votre

futur viendra se raser à la table que vous aurez préparée.

– J’aurais bien trop peur qu’il me coupe le cou, répliqua une des jeunes filles.

– Vos moyens sont difficiles à essayer, père Jean, remarqua une autre.

– Parce que vous êtes trop poltronnes. J’en ai un autre plus simple : faites une petite échelle en papier que vous mettrez sous votre oreiller. Pendant la nuit vous verrez votre prétendant monter dans l’échelle...

– Cela au moins c’est facile à faire et, sans danger.

– Il y a bien aussi le tour de la galette salée... Vous faites une galette avec de la farine, de l’eau et beaucoup de sel que vous mettez encore sous votre oreiller. Vous verrez en rêve votre futur manger la galette et vous demander de l’eau...

– Ça c’est drôle, sûr que je ne me dérangerai pas, répondit Marguerite. Je le laisserai avoir soif à son goût...

– Et vous, mademoiselle, demanda presque

bas Raymond à l'institutrice qui se trouvait près de lui, lui donneriez-vous de l'eau à ce pauvre assoiffé ?...

– S'il était de mon goût, je lui en donnerais, autrement je ne me dérangerais pas, répondit la maîtresse en riant.

– Et pour être de votre goût, que lui faudrait-il ?... Chercheriez-vous la beauté, les belles manières, un extérieur très agréable, un type original ?...

– Oh ! non je ne désire pas du tout me marier à un original parce qu'il serait nécessairement distrait. Je ne voudrais pas avoir le sort de cette petite mariée que le fiancé oublia d'aller chercher le matin du mariage... On trouva ce monsieur dans le courant de la journée très occupé à ses collections d'insectes, il n'avait pas pensé de se préparer pour son mariage...

– On peut appeler ce cas le comble de la distraction, répondit Raymond, cela n'est probablement arrivé qu'une fois et la fiancée devait avoir quelque gros défaut... S'il se fut agi de vous et de moi, la chose ne serait pas arrivée...

La maîtresse à cette demi-déclaration rougit très fort, puis elle prit son parti de rire de la boutade, elle continua à badiner avec son compagnon sans cesser cependant de penser à ce que ce dernier lui avait dit.

« Qu'a-t-il voulu dire se demandait-elle, est-ce que par hasard il voudrait se moquer de moi ou m'aime-t-il réellement ?... »

Elle écarta toute idée de moquerie. Raymond ne pensait certainement pas à s'amuser, sa conduite jusqu'ici avait toujours été empreinte de respectueuse admiration. Malgré de fréquentes rencontres, jamais il ne s'était permis la moindre familiarité, son langage toujours correct, sa conduite irréprochable, les marques de respect qu'il lui avait prodiguées, le mettait au-dessous de ces cœurs vulgaires qui ne craignent pas de simuler l'amour afin de mieux tromper leurs victimes. La seconde question seule méritait donc un sérieux examen, mais la jeune fille ne voulut pas s'arrêter et croire à cette supposition. « Il a dit cela, pensait-elle, uniquement pour voir ce que je répondrais... cela ne l'a pas payé parce que

je n'ai pas répondu sérieusement, donc n'y pensons plus... »

La corvée était maintenant finie. Les fèves furent vidées dans de grands sacs de toile, on fit un peu de ménage et comme il était près de onze heures, on mit la table pour le réveillon. Chacun fit honneur aux mets nombreux et bien préparés qui furent déposés sur la table. Pendant quelques minutes on n'entendit que le bruit des couteaux et des fourchettes sur les assiettes de pierre blanche, puis la première faim passée, les langues se délièrent. On complimenta Madame Audet sur le goût délicat de son réveillon afin de s'attirer ainsi les bonnes grâces de la maîtresse de maison.

Les Audet passaient pour des gens fiers de leurs richesses et un peu dédaigneux quoiqu'affables et de service, on les sentait toujours un peu distants. Ce détail n'était pas passé inaperçu aux yeux de la maîtresse et surtout pendant le réveillon, elle sentit passer plus d'une fois un peu de cette fierté. Dans la manière d'offrir une tasse de thé, un verre d'eau, il y avait certaines nuances un peu protectrices, les invités

qui étaient tous du voisinage semblaient à la gêne. Malgré le désir évident de plaire, on sentait la contrainte et ce fut avec joie que les garçons surtout se retirèrent après avoir causé quelques minutes en sortant de table.

On remercia vivement le père qui avait donné aux filles des recettes si précieuses pour découvrir l'avenir, chacune se proposait-elle d'essayer soit le moyen de l'échelle ou celui de la galette, pas une ne voulut promettre d'aller à la fontaine...

« Il y a bien un autre moyen, bien simple celui-là, dit le vieux et pour finir la corvée, je vais vous le dire... c'est que chaque fille ici présente demande celui qui l'a accompagnée. Je suis certain que pour plusieurs, cela ferait bien leur affaire et avancerait de plusieurs mois la date de leur mariage... »

Les jeunes filles crièrent au scandale et ce fut en riant que se termina cette joyeuse corvée.

XI

La semaine suivante la maîtresse fit sa visite accoutumée à ses voisins, le père Joseph et sa vieille. Celle-ci était curieuse, et ce qu'elle désirait le plus au monde était de sonder les dispositions des jeunes surtout de ses « maîtresses » ; elle se chargeait à leur insu souvent de leur trouver des amoureux... ses occupations matrimoniales étaient une de ses œuvres préférées et quand elle voyait poindre le succès, on peut dire que son bonheur égalait presque celui de ceux qu'elle avait encouragé si fortement.

Depuis que Raymond était grand, la préoccupation constante de sa vieille tante avait été de lui trouver une épouse à son goût, malheureusement le neveu n'était pas animé de la même ambition que la tante et à toutes les propositions de celle-ci, il répondait toujours :

– Je suis encore jeune, ma tante, j'aime mieux attendre encore un an...

– Mais celle dont je te parle se mariera avec un autre, elle est jolie, c'est une bonne fille qui n'a pas peur de l'ouvrage et qui a plusieurs cents piastres...

– Il y en a d'autres... quand je voudrai me marier, je ne suis pas en peine, je trouverai bien...

La vieille hochait la tête et ne répondait plus. Son rêve de nouveau tombait de lui-même puisque Raymond ne s'informait même pas du nom de celle qu'elle lui avait choisie. Cependant elle ne désarmait pas et souvent une autre escarmouche suivait. À plusieurs reprises, elle avait vu ses plans déjoués et maintenant elle n'en parlait qu'à de rares intervalles. En voyant les fréquentes rencontres de son neveu et de la maîtresse, l'espoir revint à la vieille. Elle se garda bien d'en parler à Raymond mais elle ne perdait aucun de ses mouvements. L'éclair de joie qui traversait le regard de ce dernier lorsqu'elle vantait devant lui les manières charmantes de la maîtresse, ses réponses fines toujours polies et

déférentes, le respect qu'elle montrait à ses vieux voisins, son exactitude et son habileté à faire la classe, bref, elle ne laissait aucun avantage dans l'ombre afin de mieux jouir du plaisir de Raymond et de s'assurer davantage de son succès.

Et ce soir, après la classe, quand la maîtresse arriva pour une petite visite, la tante se sentit remplie de joie. Elle savait les rencontres occasionnées par les récentes corvées et il lui semblait que l'air joyeux de Raymond et son assurance étaient le résultat logique de ces rencontres. Marguerite avait continué ses études et deux ou trois fois la semaine, Raymond allait à sa rencontre à l'école.

En diplomate avertie, elle amena finement la conversation sur ces parties de plaisir, elle demanda comment les choses s'étaient passées et quand la maîtresse vint à parler des moyens donnés par le père Jean pour connaître l'avenir, la vieille que ces choses n'intéressaient pas parce qu'elle les connaissait depuis longtemps, la vieille faisant un peu l'hypocrite, fit semblant de

les entendre pour la première fois.

– Vous en essaieriez sans doute, demanda-telle à la maîtresse.

– Pas le moyen de la fontaine... j'aurais bien trop peur.

– Même si vous saviez y voir quelqu'un qui vous aime beaucoup... ?

– Oh ! pour cela, je suis certaine que ce n'est pas vrai parce que je n'ai pas de « cavalier »... Je ne suis pas souvent chez nous et ici, à l'école je ne puis pas recevoir personne. Il n'y a que M. Latulippe qui vient et vous m'avez dit cent fois qu'il ne veut pas se marier...

– C'est vrai, jusqu'ici Raymond n'a pas voulu s'occuper des filles mais qui sait ?... Il peut bien se décider un jour ou l'autre. Il ne fera sûrement pas un vieux garçon comme le vieux chez les Audet. Plus tard il pourrait tourner comme lui... À propos puisqu'on en parle, vous ont-ils dit quand ils attendent leur docteur ?...

– Non, ils n'en ont pas parlé, mais il doit venir pour les vacances du jour de l'An. À l'Université,

le congé commence la veille de Noël.

– Je vous assure qu’il fait « son frais » celui-là, plus que tous les autres ensemble. Il se croit descendant de prince je crois bien... Je serais bien surprise si vous le trouviez de votre goût...

– Dans tous les cas, je n’irai pas à la fontaine pour le voir... pensez donc, Madame s’il faut être décidée pour faire une pareille magie...

– Il y en a qui l’ont fait cette magie-là.

– Moi je m’essaierai pas, j’aime mieux faire une échelle...

– Je souhaite que ce soit Raymond que vous voyiez monter, répondit la vieille en riant.

– Je ne crois pas que cela l’avance beaucoup, répliqua la maîtresse, je ne suis pas la première à l’intéresser et d’ailleurs, je suis jeune et je ne pense pas à me marier à présent. Je veux faire la classe pendant plusieurs années encore.

– C’est facile à dire cela quand on n’aime pas... mais quand l’amour se sera installé chez vous, mademoiselle, alors... vous changerez d’idée...

– Dans ce cas, attendons, répondit la maîtresse.

– Oui, oui, rien ne presse, seulement nous qui sommes vieux, nous aimerions bien cela avoir des jeunes avec nous pour nous distraire un peu et oublier que la mort approche... Raymond viendra rester avec nous autres quand il sera marié et quand nous mourrons, nous lui laisserons notre terre pour le dédommager. Mais je crois bien que tous ces projets ne vous intéressent pas beaucoup... Bon je voulais toujours vous demander ce que vous faites tous les soirs avec Marguerite ?... Je me suis informée à Raymond l'autre jour et il m'a répondu qu'il ne le savait pas...

– Marguerite vient m'aider à préparer un arbre de Noël... J'avais promis une surprise aux élèves pour les Fêtes et je ne vois pas beaucoup d'autre chose à faire que cela...

– Mais cela vous fait de l'ouvrage... je me demandais tous les soirs ce que vous faisiez...

– Je ne veux pas en parler parce que les enfants ne le savent pas... ils attendent leur

surprise et je ne voudrais pas que personne ne le sache, vous êtes tenue au secret...

– Je n'en parlerai pas. Demain je vais faire le tour de mes tiroirs et je suis certaine que vous trouverez quelques petits jouets. L'année dernière j'avais acheté plusieurs petits bas, il doit m'en rester... Je vais vous aider un peu. Je suis certaine que cela va vous coûter encore pas mal cher pour faire ce plaisir aux enfants.

– Mes élèves seront si contents et ce sera nouveau, je crois bien que les autres maîtresses n'ont jamais eu l'idée de passer des soirées comme cela à travailler pour un arbre de Noël... de ce temps-ci, nous leur faisons des « casseaux » que nous remplirons de bonbons. J'ai une boîte remplie de joujoux de toutes les couleurs mais il m'en manque encore, j'ai quarante-six élèves et les jeunes de quatre ans et de cinq ans qui restent aux maisons vont venir aussi...

– Je vais faire la revue et je me ferai un plaisir de vous aider. Vous êtes bien bonne de vous donner tout ce trouble-là. Demain je vous porterai mes richesses et je risquerai un œil... sur ce bel

arbre que les enfants vont admirer.

Le soir, Marguerite vint et le lendemain Madame Vermette apporta ses trésors comme elle l'avait promis. Et elle s'associa même aux jeunes filles pour leur aider à confectionner des boîtes de surprise ou habiller des poupées. Ses doigts étaient plus habiles à filer la laine qu'à faire de ces mille riens qui amusent tant les jeunes. Cependant il lui semblait aider beaucoup, en vérité elle les intéressait plutôt par ses histoires d'amourettes que par son travail. Tout en tirant l'aiguille ou en aidant à coller les rubans de papier autour des boîtes, la vieille parlait. Les jeunes filles tout en l'écoutant travaillaient avec ardeur à finir les derniers préparatifs avant de monter l'arbre et de le garnir, la fête des enfants devait avoir lieu dans l'après-midi de la veille de Noël.

XII

Un des derniers soirs avant la fête Marguerite annonça à la maîtresse que sa tante ne viendrait pas.

– Chez mon oncle ont fait leur boucherie, aujourd’hui, dit-elle, ma tante a beaucoup d’ouvrage, elle ne viendra pas nous aider...

– Nous aurons le loisir de parler à notre tour, répondit la maîtresse. Depuis une semaine, il me semble que nous ne nous sommes pas dit un mot tant elle a bien employé toutes les minutes.

– C’est toujours à son tour à jaser, reprit Marguerite, alors les autres n’ont rien de mieux à faire que de l’écouter, car il ne faut pas la contredire, elle veut toujours avoir raison.

– C’est un peu le travers des vieilles personnes. Ayant l’expérience pour elles, il ne leur vient pas à l’idée que d’autres aimeraient de

temps en temps à faire prévaloir leur programme.

– Bien, nous allons maintenant finir notre arbre de Noël.

Il ne restait plus qu'à attacher les boîtes de surprise sur l'arbre, puis les poupées toutes pimpantes dans leur robe rose ou bleue, les petits chevaux de bois à la longue crinière, les belles toupies aux couleurs variées, les cornets faits de carton et remplis de sucre d'orge, de surettes et de chocolats. On garnit ensuite les branches de neige artificielle, puis de petites bougies colorées furent ensuite disposées ici et là ; bref, les travailleuses se montrèrent des plus satisfaites de leur ouvrage. Un grand drap blanc fut ensuite mis sur le tout afin de ne pas distraire la classe du lendemain par la vue de tant de belles choses...

Ayant enfin fini leur tâche, les jeunes filles causèrent en attendant Raymond qui venait rejoindre sa sœur chaque soir.

– Bientôt les vacances du jour de l'An vont arriver, commença Marguerite, et après ces vacances je crois bien que je ne viendrai plus à la classe...

L'air mystérieux que Marguerite prit pour dire ces paroles intrigua la maîtresse ; la surprise et la crainte l'envahirent tout à coup, que voulait-elle dire ? La vision des belles soirées passées avec son amie au coin du feu, occupées à l'étude ou à une broderie passa devant ses yeux... et Raymond ne viendrait plus pour sa visite et le bonsoir accoutumés ?...

– Oui, reprit cette dernière, depuis deux ou trois ans, je songeais à partir, mais je me trouvais trop jeune, d'ailleurs je n'en avais pas encore parlé à personne et cela me coûtait beaucoup de laisser maman. Vous avez tout deviné ma résolution, mademoiselle ?...

– Vous pensez sans doute à entrer au couvent ?...

– Oui, comme je vous l'ai dit, j'y pense depuis longtemps, maintenant je suis décidée. Je n'ai pas de brevet mais on me trouvera bien un emploi et je me demande pourquoi je resterais plus longtemps dans le monde puisque je ne m'y plais pas.

– Vous en avez parlé à vos parents ?

– Maman m'approuve depuis longtemps quoiqu'elle ait le cœur gros en pensant à mon départ. Papa se laisse prier un peu pour me laisser partir, quant à Raymond et à Régine ils aimeraient mieux me garder à la maison. Je crois bien que Régine se mariera avec Maurice Audet, il vient à la maison depuis les dernières corvées que nous avons faites ensemble. C'est un bon parti, à l'aise et qui la rendra heureuse. Quant à Raymond, je n'ai pas à en tâter en peine, il trouvera bien son chemin sans moi. Cependant si je pouvais lui aider un peu avant de partir, j'en serais heureuse. Il m'a demandé déjà plusieurs fois de parler pour lui et ce soir, je saisis l'occasion aux cheveux... comme on dit et je me risque à vous faire l'éloge de mon frère. Je ne voudrais pas vous faire de la peine, Mademoiselle, ni vous fâcher...

– Je suis curieuse de savoir ce que votre frère peut bien penser ?...

– Je vais vous répéter ce que Raymond m'a dit et ensuite vous serez plus en position de juger. Depuis votre arrivée parmi nous, Raymond

semble reprendre goût à son métier de cultivateur ; tous les automnes à part de cette année, il avait l'habitude de partir de la maison et de prendre le chemin des voyages et des aventures, cela ne l'avancait pas puisque ma tante Charmine qui l'a toujours traité en enfant gâté, lui a envoyé en cachette de l'argent pour revenir... Cette année au mois d'octobre après les récoltes, il n'a pas parlé de partir et maintenant il guette toutes les occasions de vous rencontrer... cela vous en dit assez, n'est-ce-pas ?... Je sais que vous êtes sérieuse et que vous prenez à leur valeur les qualités morales d'un quelqu'un. D'un autre côté je sais aussi que vous êtes jeune et que vous aimez l'enseignement, vous continuerez probablement cette tâche encore quelques années. Si vous ressentez quelque sympathie pour ce grand Raymond, vous ne le rebuterez pas et vous serez indulgente pour lui. Avec votre aide, il s'attachera davantage à la terre, il parviendra à l'aimer assez peut-être pour ne plus penser aux voyages et alors je crois qu'il sera heureux...

– Savez-vous, ma chère Marguerite, répondit la maîtresse que nous avons ébauché un

programme qui, s'il se réalise, fera le bonheur de plusieurs ?... Je veux bien travailler au bonheur de Raymond et faire tout en mon pouvoir pour le garder à la terre, croyez que dans nos fréquentes rencontres, je me suis plu à étudier sa nature loyale et son caractère heureux, je sais que je ne lui suis pas indifférente et vraiment son amitié me fait honneur. L'avenir nous aidera à résoudre le problème. La Providence veille sur nous, laissons-lui le soin de nous rendre heureux... Si tout s'accomplit suivant nos plans... je gage que de nous tous, ce sera votre tante Charmine qui sera la plus heureuse...

– Seulement elle pleurera mon sort longtemps... elle ne peut pas se consoler de me voir partir... pour elle il n'y a d'heureux que les gens du monde, ceux qui sont mariés ; les autres, les vieux garçons et les vieilles filles n'ont que ses sympathies.

– C'est pour cela qu'elle cherche tant à faire des mariages... elle a toujours quelqu'un à fiancer...

– Je vous assure que Raymond l'occupe fort,

elle voudrait le marier et sans cesse elle a de nouvelles recrues à lui présenter. Depuis quelques temps je crois qu'il a la paix. Elle ne sait pas que Maurice vient chez nous pour Régine, si elle le savait ce serait un déluge de questions...

Quelques coups frappés à la porte annoncèrent l'arrivée de Raymond. La nouvelle maîtresse le reçut avec aisance.

– Marguerite vous a-t-elle appris son départ ? demanda-t-il à l'institutrice.

– Nous en parlions quand vous êtes entré, répondit-elle. Savez-vous que je n'en suis pas surprise ? J'aurais préféré cependant qu'elle attende à l'été. Mes soirées vont être plus ennuyeuses à présent parce que je serai seule...

– J'aimerais bien à venir de temps à autre, reprit Raymond.

– Il ne faudra pas venir seul... comme vous je regretterai les bonnes soirées de novembre et de décembre, mais chaque plaisir à une fin. Nous aurons sans doute l'occasion de nous rencontrer

de temps à autre, soit en venant avec Régine les soirs que Maurice n'ira pas chez vous ou encore chez votre oncle. Quand partirez-vous, Marguerite ?...

– Vers le 15 janvier.

– Nous nous reverrons encore ?...

– Certainement, après les vacances du jour de l'An. Là-bas je penserai à vous et je prierai afin que vous soyez heureuse.

– Vous serez exaucée, car j'ai la conviction que chacun porte en soi la source de son bonheur. Quand le devoir est accompli, que les gens qui dépendent de nous ont reçu les secours ou le bon mot que nous leur devons, qui nous empêcherait d'être heureux ?... Que les événements soient pour ou contre nous, que nous importe ?...

– C'est alors la volonté déterminée d'être heureuse advienne que pourra ! Vous avouerez Mademoiselle qu'il y a bien peu de gens capables d'un tel effort. La plupart se laissent guider par les circonstances. Ainsi ce soir, je suis heureux parce que je jouis d'une présence chère, mais

quand je serai privé de cette présence, pourrais-je être heureux de la même manière ?...

– Tu seras heureux, reprit Marguerite, en revoyant le passé et en préparant l'avenir... Qui sait si cette présence ne te sera pas un jour plus précieuse que tout au monde ?...

– Je le souhaite, répondit Raymond en s'adressant à la maîtresse et d'ici quelques jours, je vais songer à un moyen de nous rencontrer souvent sans que les gens aient à s'occuper de nous... Vous n'y voyez pas d'obstacles ?...

– Je ne puis me prononcer ainsi, répliqua la maîtresse, il me faudrait savoir un peu ce que vous méditez... projetteriez-vous une excursion au pôle nord où je pourrais être engagée comme secrétaire ?...

Après quelques minutes de conversation badine, Marguerite et son frère reprurent le chemin du retour.

XIII

Le lendemain après-midi, veille de Noël, eut lieu le dépouillement de l'arbre. Depuis de nombreux jours l'institutrice parlait à ses élèves des magnificences de cet arbre de Noël. Les plus jeunes écoutaient bouche bée, se faisant répéter chaque soir combien il restait de jours avant la fête tant désirée.

Enfin ce jour arriva. Les garçons et les fillettes ayant fait un bout de toilette arrivèrent à l'école bien avant l'heure fixée. Ils attendirent avec impatience faisant mille conjectures sur la probabilité des étrennes. Quelques-uns parmi les plus audacieux se risquèrent jusqu'à lever un des coins du drap... ils revinrent émerveillés. La maîtresse vint et avec beaucoup de précautions elle enleva le fameux drap qui cachait tant de beautés ! Ce furent des acclamations, des hourras, un véritable délire de joie. Chacun admirait les

jolis cadeaux semés dans l'arbre ; les petites bougies furent allumées et sous leur lueur la neige artificielle prit une teinte nacrée, vrai prodige pour ces joyeux bambins qui n'avaient encore rien vu de si beau !...

Ce fut ensuite le tirage des numéros. Chaque élève venait se choisir un numéro correspondant à un cadeau numéroté et attaché à l'arbre. Le No 1 remporta un magnifique polichinelle poudré, un autre eut une jolie poupée, à quelques-uns furent décernés de petits chevaux de bois ou des moutons blancs à la toison toute frisée, les cornets de bonbons firent fureur et bientôt il ne resta dans l'arbre que la neige artificielle et les bougies à la flamme tremblotante. Des élèves entouraient le pupitre de la maîtresse lui faisant admirer les magnifiques cadeaux reçus, d'autres assis à leur place étaient occupés à *bargainer* leurs étrennes. Quelques-uns qui désiraient un petit cheval n'hésitaient pas à sacrifier leur cornet de bonbons ou leur boîte de surprise pour se procurer l'objet de leurs désirs... Les plus grands laissèrent là ces amusements enfantins et s'étant chaudement habillés allèrent avec leurs traîneaux

glisser dans la « côte du lac ».

Vers les trois heures, une voiture arrêta à l'école, c'était Jeanne Audet qui venait offrir à la maîtresse de descendre avec eux à la messe de minuit.

– Mon frère est arrivé, ajouta Jeanne, cette visite met un peu de vie à la maison.

La maîtresse invita la visiteuse à venir voir les enfants.

– Je vais appeler Robert, cela lui fera plaisir de vous connaître, dit-elle.

Robert Audet, le docteur comme l'appelait Madame Vermette, était un joli grand garçon à la mine un peu efféminée, son teint rosé aurait fait envie à plus d'une jeune fille ainsi que ses mains blanches aux doigts effilés.

En parfait gentilhomme, il félicita la maîtresse d'avoir sacrifié tant de soirées à préparer cette fête aux enfants.

– Jusqu'ici personne ne l'a fait et vous êtes la seule à avoir eu cette bonne pensée et ce grand dévouement, ajouta-t-il.

– D'autres ont dû y penser avant moi, répondit la maîtresse mais le temps fait souvent défaut et les meilleures résolutions n'ont souvent pas de lendemain faute de moyens. J'ai eu beaucoup d'aide de Marguerite qui est venue presque tous les soirs. Elle a du temps libre et se faisait un plaisir de me donner un coup de main.

– Vous a-t-elle dit qu'elle partait pour le couvent ?... demanda Jeanne.

– Elle m'en a parlé hier soir pour la première fois, mais je m'en doutais. Depuis quelques semaines, elle avait l'air à méditer quelque grand projet.

– C'est une bonne chose si elle a la santé et la volonté de rester... Sa tante n'est certainement pas de cet avis-là, reprit Jeanne et Raymond va se trouver seul pour sortir, Régine ne sort pas souvent...

– Ce sera plus ennuyeux pour lui, répondit la maîtresse.

– Ah ! mais il n'a qu'à se marier, il est majeur à présent ce gaillard-là... et il doit être capable de

se trouver une fille à son goût, reprit M. Audet.

Jeanne ne répondit pas et regarda la maîtresse qui rougit très fortement...

Les visiteurs firent ensuite le tour des élèves et examinèrent un peu les jouets des petits. Ceux-ci se montraient fiers de leurs étrennes et ne ménageaient pas leur admiration pour leur institutrice.

Avant de partir, Jeanne répéta son invitation :

– Nous ne voulons rien déranger, c'est au cas où vous n'auriez pas de voiture pour descendre, si vous aimez à venir tout de suite... Robert a emporté de nouveaux records et vous aurez le temps de les entendre avant de descendre.

– C'est vrai, pourquoi Mademoiselle ne se rend-elle pas avec nous tout de suite ? demanda M. Audet.

– Si vous aimez à venir, vous n'avez qu'à donner congé aux enfants, il est presque quatre heures et la journée de classe est finie. Nous descendrons aussitôt après le souper parce que les hommes ne sont pas allés à confesse encore.

– Je ne refuse pas, parce que la perspective de passer le jour de Noël ici ne me sourit pas, je serai prête dans quelques minutes.

– Je vais envoyer la voiture par un des grands élèves et nous prendrons le chemin de raccourci, est-ce que cela vous plaît ? demanda M. Audet.

– Certainement, nous ferons une marche qui nous sera salutaire, répondit la maîtresse.

Les enfants furent congédiés, en une minute la voiture conduite par un des plus grands élèves, filait vers la demeure des Audet. La maîtresse, Jeanne et le docteur prirent le chemin de raccourci en passant par l'érablière du père Joseph en arrière de l'école.

Madame Vermette n'avait rien perdu et de sa fenêtre, elle avait vu arriver Jeanne, puis le docteur, elle avait vu repartir la voiture et voilà que la vieille se rappela son vieux dicton :

« Ils vont nous la voler avec leur docteur ! Pourquoi aussi Raymond n'a-t-il pas pensé à cela ?... »

Pendant ce temps, les jeunes marchaient à la

file indienne sous les grands érables. Le chemin de raccourci bien battu était une promenade très agréable à faire et bien que le froid fut assez vif, la poésie qui se dégageait de toute cette blancheur qui les environnait rendit bientôt nos voyageurs lyriques...

– Savez-vous que je fais ce soir la plus charmante promenade de ma vie ? remarqua M. Audet. Il n’y a rien que j’aime autant que ce petit chemin de raccourci, sans cesse il me rappelle une page lue, il y a quelques années et que j’ai apprise presque par cœur... T’en souviens-tu, Jeanne, de la bonne soirée que nous avons passée ce soir-là ?...

– Nous avons lu les « Heures brèves », n’est-ce pas ?... L’auteur dans un joli chapitre nous parlait des raccourcis et voilà ce que je me rappelle : « À la campagne les chemins de traverse nous évitent de longs détours, involontairement en s’y engageant on songe au foyer, à sa douce chaleur, aux êtres chers qui attendent le retour ; la rafale a beau venir et l’aquilon souffler rageur, le raccourci nous

conduira plus vite et plus sûrement. Il est si long le chemin qu'il faudrait faire sans ce joli sentier fait dans la neige abondante sous les grands arbres de nos bois !... »

– Oh ! mais que c'est bien dit ! remarqua la maîtresse, vous savez la suite n'est-ce-pas ?...

– Je ne me rappelle pas très bien, je sais qu'il y a une comparaison entre les raccourcis dans l'ordre naturel et ceux que nous faisons quelques fois dans l'ordre surnaturel, te rappelles-tu Robert ?...

– Je me rappelle très bien et si Mademoiselle veut entendre le reste de la page, je me ferai un plaisir de réciter de mémoire.

– J'en serais heureuse.

– Eh ! bien je commence : « La voie est montante, le chemin mauvais, malgré la bise qui souffle et la tempête qui vient, ils regardent en arrière ; ceux qui devraient se hâter s'arrêtent aux maisons qui bordent la route, ils implorent des créatures un peu de joie, un peu de bien-être, la chaleur du foyer, se souciant peu du long chemin

à parcourir. On court bien des dangers en suivant la grande route.

« D'autres dans le chemin de la vie prennent des raccourcis qui sont plus longs que la route commune. Quelques âmes dans l'espérance d'arriver plus sûrement au Ciel, se jettent dans les pratiques de dévotion mal comprises, elles font les neuf vendredis et oublient continuellement la prière du matin, elles disent le chapelet et jalourent la voisine... elles entrent dans les congrégations recommandées et manquent aux règles de la modestie chrétienne... cela c'est pour les dames, ajouta le docteur...

« Il y a des raccourcis qui sont plus longs que les grands chemins. Il y en a d'autres aussi qui sont de véritables raccourcis et même lorsque la bise souffle, que la tempête fait fureur, on peut en toute sécurité prendre le chemin de traverse, le raccourci voulu par Dieu, celui de la conformité à sa volonté. C'est le plus sûr et le meilleur... »

– Celui que nous avons pris est excellent puisqu'il nous a conduit en un rien de temps à la demeure de M. Audet, dit Jeanne en grim pant le

perron.

– Vous avez ce livre chez vous ? demanda la maîtresse à M. Audet.

– Je crois que je l’ai apporté à Québec au mois de septembre, je le chercherai et je me ferai un plaisir de vous le faire lire. Il est écrit par Jeanne Le Franc.

– Maintenant nous allons écouter de la belle musique, j’ai de beaux records nouveaux, ils méritent eux aussi un peu d’attention.

– De la belle musique est toujours un plaisir à entendre, répliqua la maîtresse.

– D’ici à la messe de minuit, je ne crois pas que nous ayons le temps de trouver les heures longues, dit Jeanne. Nous souperons de bonne heure et nous descendrons vers les sept heures, les hommes auront le temps d’aller à confesse et nous nous rendrons chez M. Dubreuil. Mademoiselle qui est musicienne nous fera de la belle musique qui laisse loin derrière elle les records de gramophone...

– C'est joli le gramophone, mais on entend toujours l'aiguille et c'est ennuyeux... Vite le souper nous attend...

XIV

Noël ! Noël ! dans l'air, les cloches sonnent joyeuses le premier coup de la messe de minuit.

À la sacristie, les hommes se pressent près des confessionnaux. Raymond l'air soucieux attend son tour, son examen de conscience fait, il a essayé de passer mais en vain, alors pour tromper le temps, il est sorti prendre l'air ; descendu un peu dans le village, en passant chez M. Dubreuil, le père de la maîtresse, il a entendu la voix de Robert Audet chanter une romance à la mode. Une bouffée de jalousie lui est montée à la tête... celui qui ne fait qu'arriver a déjà les bonnes grâces de la maîtresse !

Sans attendre l'invitation que Marguerite devait aller lui faire à l'heure du souper, elle est partie avec les Audet... Raymond a du chagrin beaucoup plus qu'il ne veut se l'avouer... lui qui se promettait tant de joie de cette soirée, se

surprend à errer seul dans l'unique grande rue du village... Dans sa peine, il oublie de s'attribuer les torts, il en charge volontiers Marguerite et la maîtresse. Certes Marguerite a donné d'excellentes nouvelles de sa conversation avec l'institutrice, la veille. Les mots prononcés par cette dernière et répétés par sa sœur lui reviennent à la mémoire...

« Elle a dit : Je veux bien travailler au bonheur de Raymond et faire tout en mon pouvoir pour le garder à la terre... la Providence veille sur nous, laissons-lui le soin de nous rendre heureux ! »

« Elle parle bien, la maîtresse, se dit le pauvre, oui, mais Robert Audet m'a joué le tour tout de suite en arrivant ! Si Marguerite lui avait offert aussi à descendre avec nous autres... elle aurait peut-être attendu ?... »

Le cœur gros, Raymond oublie presque son chagrin pour revivre le rêve qu'il avait fait pour ce soir. Il se voit conduisant son cheval à vive allure, dans l'air, la chanson des grelots se fait joyeuse, le froid vif et piquant met de l'éclat dans les yeux des filles et au lieu de passer sa soirée

solitaire à déambuler dans les rues, il serait là chez la maîtresse à la place de l'autre...

Raymond est triste et son cœur est rongé de jalousie. Et la nouvelle maîtresse est-elle joyeuse ?...

Tout s'est bien passé chez M. Audet et les jeunes aussitôt après le souper, sont descendus à l'église. En passant à l'école la maîtresse est arrêtée prendre quelques effets, puis elle a pris une course chez M. Vermette pour leur donner la clef de l'école.

La vieille qui n'était pas de bonne humeur... et pour cause, ne répondit même pas à son bonsoir accoutumé ; occupée à tisonner le poêle, elle ne se dérangea pas d'un pouce et ne détourna pas la tête. Le vieux plus conciliant dut répondre à l'institutrice et lui souhaiter de bonnes vacances. N'ayant pas le temps de s'expliquer, la maîtresse prit le parti d'avoir l'air de ne s'apercevoir de rien, elle salua les vieux et revint à la voiture.

Toute sa joie était tombée, et bien que toute l'atmosphère fut saturée de paix et de bonheur en cette soirée de la Noël, la nouvelle maîtresse se

sentit triste tout-à-coup. Elle ne prit que peu de part à la conversation et se demandait si Raymond et Marguerite avaient eu l'intention de l'inviter à descendre avec eux.

Le trajet du lac à l'église se faisait d'ordinaire en une heure, mais la température était si belle que les jeunes décidèrent de laisser le cheval au « petit trot » afin de jouir davantage de cette promenade. Ils arrivèrent vers les huit heures et demie chez M. Dubreuil. Plusieurs voisins et des parents éloignés étaient réunis pour jouer aux cartes en attendant la messe de minuit.

La maîtresse présenta M. Audet et Jeanne, les jeunes passèrent au salon où les jeunes filles firent de la musique, ceux des jeunes gens qui savaient chanter s'exécutèrent avec bonne grâce. De ce nombre fut Robert Audet et le hasard voulut qu'au moment où il chantait, Raymond l'entendit en faisant les cent pas dans la rue... L'institutrice était loin de se douter de cette coïncidence et tout en écoutant le refrain de l'étudiant, sa pensée retournait sans cesse vers Raymond. Elle le devina triste, jalousant celui qui

sans le savoir, l'avait supplanté, puis elle se dit :
« Quand je retournerai à l'école, j'irai voir
Marguerite et nous arrangerons cela... »

Elle était loin de se douter, la petite, de toute
la patience et de l'adresse qu'il lui faudrait pour
régler ce cas.

Bravement elle en prit son parti et pour oublier
un peu l'inquiétude et la peine qu'elle ressentait,
elle se montra joyeuse, enjouée même, tenant la
conversation sur un ton badin, si bien que sa sœur
Mathilde en fut inquiète. Cette gaieté soudaine
l'effrayait, devait-elle l'attribuer à la présence de
Robert Audet ou à quelque chagrin que sa cadette
tenait à ne pas laisser paraître ?... Marthe n'avait
pas l'habitude de ces réparties joyeuses et de ces
rires sonnait faux... Remettant à plus tard sa
petite enquête, l'aînée se promit bien d'y revenir.

Les heures passaient très agréablement.

De temps à autre on entendait les rires venant
de la cuisine où les joueurs prenaient leurs
dernières parties de « quatre-sept ». Bientôt ce fut
un tapage indescriptible... deux des meilleurs
joueurs qui avaient tenu tête à tous les autres

pendant toute la soirée, sortirent avec une « vilaine »... Les plus jeunes de la bande prirent tout ce qui leur tombait sous la main et de nature à faire le plus de bruit possible : de vieux plats, des casseroles de fer blanc, le tisonnier, bref pendant quelques minutes on ne s'entendit pas parler, puis le calme se rétablit au grand contentement des deux « vilaineux ».

Pendant que tout le monde s'amuse à faire le « charivari » à ces deux malchanceux, Robert Audet s'informe s'il n'y aura pas quelque euchre pendant le temps des Fêtes.

– Oui, répond Mathilde, les jeunes filles sont à en organiser un pour lundi prochain le 28. C'est au profit du couvent, on dit qu'il y a de jolis cadeaux et qu'il y aura foule.

– Est-ce que vous irez ? demanda-t-il à la maîtresse.

– Si Mathilde veut m'accompagner, je serais contente d'y aller, répondit-elle.

– J'espère bien que votre sœur ne vous refusera pas ce plaisir, d'ailleurs elle en jouira

comme vous... Je serais heureux d'être votre partenaire, si vous n'avez pas d'objection...

– Nous irons certainement, répondit Mathilde, et si M. Audet veut t'accompagner, le plaisir sera pour nous...

– Et l'honneur pour moi, reprit l'étudiant. Donc c'est dit, lundi prochain à huit heures.

Dans l'air les cloches joyeuses égrènent leur dernier appel, la foule pieuse se dirige vers l'église contempler en cette nuit mystérieuse l'Enfant divin. L'orgue en sourdine fait entendre les premières mesures d'un chant de Noël, puis bientôt une voix puissante entonne le Minuit Chrétiens ! Les autels sont ruisselants de lumière, le prêtre en habits de drap d'or entouré de tous les clercs, commence le sacrifice de la Messe. Le peuple pieux se sent en cette nuit si belle redevenir enfant. En foule les souvenirs reviennent et la communion que chacun fait est bien une communion de souvenirs. À la fin d'une année ou à un anniversaire quelconque, l'homme se sent heureux de revivre son passé, même quand les jours écoulés n'ont pas été gais ou

paisibles...

Ainsi en est-il pour la maîtresse. Tout en donnant son attention à la messe qui se célèbre, sans cesse son esprit revient aux choses du passé, elle se revoit à l'âge de quatre ou cinq ans, acclamant l'arrivée de jolis cadeaux venus par la cheminée, puis sa déconvenue quant au Noël de ses huit ans, elle surprit sa maman déposant dans son bas, les jouets désirés. Puis les Noëls passés où la bonne fée qu'était sa mère avait préparé à la cachette de tous, un bel arbre rempli de douceurs pour ses petits-enfants. Et le deuil cruel était venu. Pendant plusieurs années ces jours de fête avaient apporté à la maison une recrudescence de la peine profonde qui affligeait la famille ; elle, surtout la petite Marthe étant plus délicate avait senti davantage cette tristesse de n'avoir plus de maman. Peu à peu l'apaisement s'était fait, l'immense douleur s'était changée en une résignation sereine et dans le désir de toujours faire son devoir pour plaire à cette mère tant aimée. Et continuant sa revue, elle repasse surtout les mois d'enseignement qu'elle vient de donner et inévitablement l'image de Raymond se dresse

devant elle. De toute son âme elle prie pour ce grand enfant que Marguerite dans sa confiance naïve lui a légué. Que peut-elle vraiment pour son bonheur?... Et pendant qu'à l'orgue, on chante les vieux Noëls, la petite maîtresse retombe dans sa rêverie, elle se sait aimée de Raymond, Raymond lui plaît, pourquoi ne seraient-ils pas heureux ?

Mais voici le défilé de la communion, humblement la maîtresse s'accuse de toutes ces distractions et de ces retours vers le passé. Les fidèles vont avec ferveur recevoir l'Enfant Dieu. Bientôt parmi les têtes brunes, blondes ou blanches, elle voit Raymond revenir pieusement de la Sainte Table ; il lui semble voir sur sa figure la peine qu'il a éprouvée en cette soirée de Noël. Obligé par la foule, de stationner quelques instants à deux ou trois pieds de son banc, Raymond a jeté les yeux sur elle, puis immédiatement s'est détourné vers le côté opposé... Serait-il fâché ? se demande-t-elle ou peut-être ne l'a-t-il pas remarquée?... Cette supposition seule lui paraît raisonnable, elle se promet bien au sortir de la messe de rencontrer

Marguerite et de l'inviter à passer le jour de Noël chez elle, mais c'est peine perdue. À peine la messe est-elle finie que, parvenant à se faufiler à la sortie, elle arrive juste au moment où Raymond ne semblant pas la voir, fait partir son cheval au grand trot, emmenant Marguerite et sa mère.

« Que veut dire cela ? se demande la maîtresse. À la messe, il m'a vue et avait l'air à ne pas vouloir regarder, puis tout à l'heure, il a dû me voir aussi au sortir de l'église, pourquoi est-il parti si vite ?... »

Elle revint à la maison triste et désespérée, ne fit aucun accueil au réveillon et bien tard dans la nuit, Mathilde put constater que sa cadette ne dormait pas... et de nouveau, Mathilde en sœur attentive, trouvait étrange la conduite de sa petite Marthe... elle se demande s'il n'y aurait pas d'anguille sous roche... elle n'a ajouté aucune importance aux rencontres de sa sœur et de Raymond, elle ne connaît celui-ci que par les dires de Marthe et pour la sœur aînée, il n'y a que le présent qui compte... Elle se dit : Marthe a rencontré M. Audet, celui-ci est charmant et voilà

que sans crier gare le dieu malin est entré dans son cœur... À quel autre sentiment pourrait-elle d'ailleurs attribuer cette gaieté exubérante de la soirée ?... et pourquoi au retour de la messe de minuit, Marthe avait-elle l'air si triste et paraissait-elle aussi découragée ?... « Mon dernier mot n'est pas dit, pensa Mathilde et demain, je la ferai bien parler... »

Mais le lendemain, l'institutrice se montra si enjouée et si charmante que Mathilde ne voulut pas troubler cette paix. Elle remit à plus tard son enquête, ne hasarda aucune question, ne fit aucune remarque, elle se borna seulement à faire raconter à la maîtresse le plaisir que les élèves avaient eu à contempler d'abord, puis à dépouiller l'arbre de Noël confectionné avec tant de soins.

Il ne fut pas question de Raymond, quelques mots seulement du prochain départ de Marguerite pour le noviciat.

XV

Le 28 décembre tel qu'annoncé, il y eut un euechre. Dès les sept heures du soir, une animation inaccoutumée règne dans le village de Boisjoli. Une foule nombreuse se dirige vers la salle paroissiale, bientôt tous les billets sont vendus et il ne reste aucune place libre. M. Audet accompagne les demoiselles Dubreuil ; la maîtresse est heureuse d'aller à cette partie de cartes mais elle se dit que Raymond sera sans doute fâché s'il la voit avec « le docteur... »

« Pourvu qu'il n'y soit pas ! » se dit-elle.

Aussi en arrivant à la salle son premier soin est-il de chercher partout des yeux si elle verrait soit Marguerite, soit son frère. Elle commençait à respirer plus à l'aise quand tout-à-coup à une table un peu éloignée, elle aperçut Maurice Audet et Régine, puis Marguerite et Raymond qui causaient en attendant le signal. Mathilde devina

le manège de sa cadette et en voyant son mouvement de surprise elle fut fixée. « Bon, se dit-elle, voilà Marthe qui aime Raymond, elle voudrait sans doute se voir là-bas à la table de Marguerite... » Cependant l'institutrice fit bonne figure et pendant toute la soirée elle se montra gentille et charmante. M. Audet se fit aimable et à les voir tous deux jouer les parties avec tant d'ardeur on eût dit que toute leur attention était concentrée dans leurs jeux de cartes. La maîtresse cherchait pourtant le moyen de rencontrer Raymond après les sept parties au programme, mais comment le faire sans mécontenter son partenaire ?... Et sa prévenance serait-elle bien accueillie ?... Elle se rappelait la fuite de Raymond après la messe de minuit et se demandait sans cesse s'il y avait eu volonté de sa part. « Il m'a vue, j'en suis certaine, pourquoi est-il parti si vite ?... » et la perspective de passer ses soirées seule à sa classe lui parut ennuyeuse.

Entre les parties de cartes l'étudiant parlait de ses études et de ses projets d'avenir.

– J'en ai encore pour deux ans, dit-il et ensuite

je reviens à Boisjoli. Notre médecin se fait vieux et d'ici à ce temps-là, je ne crois pas qu'un autre vienne s'emparer de la place. J'ai toujours aimé la campagne et si mes parents m'avaient laissé faire le paresseux à l'école comme j'en avais envie souvent, je n'aurais pas fait de cours classique. Maintenant je leur en suis bien reconnaissant. Dans les familles nombreuses comme la nôtre, la terre paternelle n'est pas assez grande pour établir cinq ou six garçons, il aurait fallu s'en aller ailleurs dans d'autres paroisses et payer un gros prix. J'aurais eu le capital équivalant au prix de mon cours et pour le reste j'aurais dû travailler longtemps pour le payer. À présent je suis presque certain de rester à Boisjoli, ce qui est toujours un avantage.

– Cela prouve, reprit Mathilde, que les parents ont presque toujours raison.

– Oui, répliqua-t-il, mes parents me connaissaient mieux que moi, mais je ne voulais pas rompre avec ma paresse... je me trouvais si bien à rien faire !

– Dans ce cas, répondit la maîtresse, vous

n'auriez pas fait un bon cultivateur.

– Ni un bon médecin, remarqua Mathilde.

– Il faut vous dire, reprit l'étudiant, que je me suis corrigé un peu et si mon ancienne institutrice me voyait aux cours, elle serait émerveillée de la métamorphose.

– Alors vous êtes un brave, car la paresse est difficile à faire mourir... mais vous autres médecins, vous avez sans doute des remèdes...

– Le principal et le meilleur remède est la volonté, il suffit de dire : Je veux ! et le tour est joué...

– Connaissez-vous cette histoire du moine dont le défaut mignon consistait à jouer au dormeur même quand la cloche du réveil était sonnée ? demanda Mathilde.

– Non, je l'ai lue peut-être mais je ne me rappelle pas, répondit M. Audet.

– C'était un moine très ingénieux mais aussi très paresseux. Dès que l'appel sonnait à cinq heures du matin, il s'imaginait n'avoir pas entendu et continuait de dormir, donc il inventa

un réveille-matin carillonnant à l'heure précise... mais le moine dormait toujours. Alors il mit à la tête de son lit un coq mécanique qui se joignait au carillon, peine inutile le moine faisait le dormeur. Alors il attacha au pied de son lit une lourde planche, à l'heure précise, en même temps que le coq chantait et que l'horloge carillonnait, la planche devait lui tomber sur les pieds... mais le moine ne fut surpris qu'une fois et les jours suivants avant l'instant fatal il retirait prudemment les jambes. Pour suprême ressource, il inventa une nouvelle patente qui à l'heure dite le jetait brusquement hors de son lit, force lui était donc de s'éveiller et de se lever...

– Il a dû se corriger à moins d'un mois à ce régime, répondit en riant M. Audet...

– Il se corrigea si bien qu'il en mourut, dit Mathilde.

De temps à autre pendant la soirée, Marthe jetait un coup d'œil vers Raymond, celui-ci occupé à jouer aux cartes, ne paraissait pas s'occuper du tout de la table où elle était ; il y jetait pourtant les yeux souvent et ces regards

n'étaient pas remplis de tendresse à l'égard du « docteur »...

« Ma tante avait bien raison d'en avoir peur, se disait-il, et le pauvre se croyant devancé par son rival dans l'estime de la maîtresse se sentait tout triste au milieu de cette foule venue pour s'amuser. »

À la fin de la soirée, eut lieu la distribution des prix aux heureux gagnants. La maîtresse avait un grand désir d'aller rejoindre Marguerite mais elle ne pouvait fausser compagnie à M. Audet, force lui fut donc d'attendre le moment favorable. Celui-ci se présenta enfin quand, à la sortie, les dames s'occupèrent de retrouver leurs manteaux et leurs chapeaux.

– Vous êtes-vous bien amusée ? demanda la maîtresse à Marguerite.

– Certainement, répondit cette dernière, nous avons gagné de beaux prix, Régine remporte le deuxième prix et mon frère en a un aussi.

– Toutes mes félicitations...

Les jeunes filles furent brusquement

interrompues par l'arrivée de Raymond. Il salua la maîtresse d'une manière distante sans paraître la regarder et amena sa sœur. Cette fois, la petite Marthe dut se convaincre que Raymond était réellement fâché.

« Il me boude », se dit-elle, et sans chercher d'autre raison à cette brusquerie qui ne lui était pas coutumière, la maîtresse sentit un froid au cœur. Elle s'avoua que tout de même elle avait passé une agréable soirée. M. Audet était un causeur charmant, il n'avait rien des prétentions et de la morgue que lui attribuait Madame Vermette. Si cette dernière apprenait les événements de cette soirée, la maîtresse n'avait qu'à se bien tenir et à braver stoïquement l'orage...

XVI

Cependant l'orage ne vint pas au moment du moins où la maîtresse l'attendait.

Pendant ses dix jours de vacances, sans cesse l'institutrice se demandait : « Dois-je faire ma visite chez M. Vermette ou laisser faire le temps ?... » Après avoir longuement réfléchi elle décida de faire comme à l'ordinaire et si par hasard quelque reproche lui était adressé, eh bien ! elle se défendrait...

L'institutrice remonta à sa classe assez joyeuse, elle avait hâte de reprendre sa tâche et de revoir ses élèves. Tous étaient contents de revenir et se remirent à l'étude avec ardeur. Pendant les récréations, ils entouraient leur maîtresse afin de lui raconter les plaisirs de ces vacances et de lui dire ce que chacun avait eu pour étrenne... Les étrennes, qui n'en rêve pas ?... et que de bonheur elles apportent aux petits, parfois même aux

grands !...

Qui ne s'est pas senti redevenir un peu enfant à la réception d'un objet longtemps désiré et que l'amitié nous offre à l'occasion de la nouvelle année ? Même les vieillards sont sensibles à ces douceurs et nous avons vu dans maints hospices des vieux tout tremblotants et de pauvres vieilles pleurer de joie à la réception de menus articles que les âmes charitables leur distribuent à l'époque des fêtes.

La maîtresse se sentait donc joyeuse de reprendre sa classe et de continuer auprès de ces petits la mission qu'elle s'était assumée. Chaque soir, la préparation de sa classe du lendemain absorbait plusieurs heures de son temps et pendant toute la première semaine, elle ne trouva pas un moment libre pour faire visite à ses vieux voisins. L'abondance des matières au programme et la préparation à la deuxième visite de l'inspecteur prenait une partie de ses soirées, elle voulait mériter encore une fois un rapport encourageant et une appréciation juste de son travail, il lui fallait pour cela faire de sa classe

une ruche active et bourdonnante. Ses élèves toujours appliqués et dociles lui donnaient entière satisfaction, aussi la confiance remplissait-il le cœur de la maîtresse. Elle avait foi en l'avenir et avait conscience de marcher vers le succès.

Un soir de la deuxième semaine la maîtresse termina sa classe un peu plus à bonne heure et se rendit chez M. Vermette.

Ce n'était pas sans un peu d'appréhension et un petit serrement de cœur que l'institutrice s'était décidée à cette démarche ; elle avait espéré durant la semaine précédente, recevoir la visite de Marguerite ou voir Madame Vermette qui souvent lui parlait de son perron. Son attente avait été vaine, elle avait appris par ses élèves que Marguerite souffrait d'une forte grippe et la vieille ne s'était pas montrée une seule fois à sa porte, force lui fut donc de s'exécuter. Bravement elle se rendit à son devoir et en prit son parti, sa résolution était prise, elle s'était dit : « S'ils ne me parlent pas de l'incident je n'aurai qu'à ne pas dire un mot... »

Cette visite, on le devine, était attendue avec

impatience par M^{me} Vermette. À diverses reprises pendant les vacances elle avait consulté son vieux sur la conduite à tenir...

– Qu'en penses-tu, vieux, lui demandait-elle au moins dix fois le jour, dois-je lui dire tout de suite ce que j'en pense ou si je vais la laisser se moquer de nous encore longtemps ?...

– Elle ne se moque pas de nous, elle court sa chance comme les autres et si tu avais été à sa place tu aurais fait pareil.

– Il n'y a pas de danger ! Crois-tu que je serais sortie avec les Audet et surtout avec leur docteur qui a l'air d'un coq en pâte...

– Qu'est-ce que tu as à lui reprocher toujours ?... tu en as sur son compte et il ne t'a jamais dit un mot... Voyons, tâche de te raisonner un peu, Charmine. Si Raymond voulait descendre la maîtresse à Noël et aller à la partie de cartes avec elle, pourquoi ne l'a-t-il pas demandée ?... elle n'était pas pour attendre et risquer de rester à sa classe. C'était à lui et à Marguerite à l'inviter la veille au soir, ils avaient veillé à l'école. Moi je ne blâme pas la maîtresse et j'aurais fait pareil si

j'avais été à sa place...

– Toi, répondit avec dépit la vieille, tu prends toujours pour elle, à t'entendre parler on dirait que c'est un ange...

– Non, non, je ne te dis pas ça, mais je t'assure que si tu veux être juste, tu reconnaîtras le tort de Raymond et de Marguerite, c'était à eux autres à l'inviter, ils ne l'ont pas fait alors la pauvre, il a bien fallu qu'elle accepte de descendre avec chez Audet. Cela ne la marie pas avec le docteur cela, il est parti et Raymond reste lui...

– Heureusement qu'il est parti...

– Tu vas voir que Raymond reprendra bien sa place, reprit le vieux.

– S'il peut être assez fin pour la garder cette fois-là.

– Il faut espérer qu'il ne fera pas rien que des bêtises cet enfant-là...

– Et Marguerite qui part, si au moins, elle restait pour aller à la classe comme d'habitude, Raymond aurait plus de chance. Je me demande comment il va faire pour la rencontrer à présent.

– Il n’aura qu’à aller veiller chez elle quand elle descendra, s’il l’aime, il trouvera bien le moyen de la rencontrer...

– Tu sais bien que Raymond ne se risquera pas à descendre chez la maîtresse sans savoir s’il sera bien reçu et si elle l’aime elle aussi... il ne courra pas après un refus...

– Peut-être qu’on pourrait inviter la maîtresse, poursuit la vieille, sans dire à Raymond qu’elle sera ici, puis inviter Raymond, ils se rencontreraient de temps en temps...

– J’aime autant les laisser se débrouiller seuls. Si tu veux dire comme moi, on ne se mêlera pas de leurs affaires. S’ils se rencontrent ici, tant mieux, s’ils ne se rencontrent pas, laissons-les faire et toi quand la maîtresse viendra, fais comme d’habitude parle-lui sans faire des « allusions » à ce qui s’est passé. Je pense que c’est le meilleur moyen d’avoir la paix...

– Ah oui ! tu parles toujours de la paix et tu ne parles jamais de te défendre...

– Voyons Charmine, calme-toi donc, reprenait

le vieux, il n'est pas question de se défendre, elle ne nous attaque pas et puis cela ne nous fait aucun tort.

– Bon, bon on va se taire, elle va toujours bien voir que je ne suis pas de bonne humeur...

La maîtresse s'en aperçut en effet mais comme la vieille ne fit pas allusion aux événements de Noël ni le vieux non plus, il n'en fut pas question.

L'institutrice raconta la joie des élèves au dépouillement de l'arbre de Noël, puis elle parla de la tâche qui lui restait à accomplir pour obtenir un bon résultat à la fin de l'année.

La vieille occupée à son rouet ne prit que peu de part à la conversation... « Je me hâte, dit-elle en manière d'excuse, je file de la « chaîne » pour Madame Latulippe, elle attend après cela pour monter une pièce de flanelle... »

Le père Joseph fit tous les frais de la conversation, assis en avant du poêle il allumait sa pipe souvent vide à l'aide de tisons qu'il prenait avec des « pincettes ». Le vieux s'ingéniait à trouver quelque chose à dire afin que

la maîtresse ne remarqua pas le silence prolongé de Madame Vermette. D'ailleurs elle ne prolongea pas sa visite donnant pour raison l'ouvrage qui l'attendait à sa classe.

– Je n'aurai pas beaucoup le temps de sortir cet hiver, dit-elle. La préparation des devoirs et des leçons m'occupent une partie des soirées.

– Vous viendrez au moins de temps en temps, dit le vieux. C'est ennuyant pas mal l'hiver pour nous autres, on ne voit pas beaucoup de visites, il n'y a que mon neveu qui vient faire son tour de temps à autre. Aimez-vous à jouer aux cartes ?...

– Oui, j'aime bien cela, répondit l'institutrice.

– Alors on essaiera de vous trouver un partenaire et vous viendrez nous désennuyer.

– Je ne refuse pas, si cela vous fait plaisir... et la maîtresse prit congé de ses vieux voisins.

– As-tu remarqué vieux, comme elle a rougi quand tu as parlé de ton neveu ? Tu vas voir cela va s'arranger peut-être plus vite et mieux qu'on pense...

– Bon, tu es contente à présent d'avoir tenu ta

langue... Tu vois, cela ne nuit pas de conserver
ses amitiés et puis tu n'avais pas raison...

– Pas raison, tu dis que je n'avais pas raison !
répéta la vieille subitement fâchée. Je te dis que
j'avais raison et que si j'avais voulu je lui aurais
conté cela, mais je me reprendrai bien plus tard.

– Oui, oui, c'est toujours mieux d'attendre,
remarqua finement le vieux.

XVII

La maîtresse durant sa visite aurait voulu demander la date du départ de Marguerite, mais craignant de mettre l'eau sur le moulin, elle n'osa pas en parler. Elle s'attendait de plus à recevoir la visite de son amie, il n'en fut rien. Un élève apporta seulement un livre et un court billet qui se lisait comme suit :

Mademoiselle,

Je serai partie et bien près d'être rendue à ma nouvelle demeure quand vous lirez ces lignes. Je vous adresse ce petit souvenir en reconnaissance des bonnes heures que vous m'avez données. Priez pour moi qui serai toujours heureuse de désirer pour vous le bonheur.

Votre sincère,

MARGUERITE.

L'institutrice fut péniblement affectée de ce départ et pour la première fois depuis le commencement des classes, elle se sentit seule. L'ennui, cette épreuve si difficile à supporter, s'empara de tout son être. Sa solitude lui parut désormais bien lourde et bien grande et celle qui sans cesse avait quelque travail à finir ou quelque devoir à préparer, se surprenait souvent à ne rien faire du tout... Une rêverie malsaine menaçait de s'emparer de cette nature si énergique. Parfois pendant des heures entières, une apathie invincible s'abattait comme un oiseleur néfaste et saturait son esprit d'idées moroses et de pensées déprimantes. Aussi l'institutrice malgré le grand désir qu'elle avait de bien faire et de remplir sa tâche avec vaillance et courage, se trouvait-elle souvent réduite à ne pouvoir même pas analyser froidement son état d'âme.

Quoique amie avec Jeanne Audet, elle ne ressentait pas pour elle, la sympathie profonde qu'elle avait éprouvée pour Marguerite. Sans cesse elle revoyait celle-ci à son pupitre penchée

sur un livre d'étude ou un devoir écrit. Elle revivait les bonnes soirées de novembre et de décembre, chaque détail de ces heures où elle avait joui d'un bonheur paisible lui revenait à l'esprit.

Quand le soir venait, au lieu d'allumer la lampe et de préparer sa classe comme à l'ordinaire, la maîtresse restait de longues heures appuyées à la fenêtre, regardant au dehors l'immense nappe neigeuse recouvrant la terre. Les étoiles une à une apparaissaient dans le ciel bleu, alors elle se rappelait le mot de Marguerite :

« Quand je serai là-bas, le soir nous regarderons s'allumer les étoiles et nos pensées se rencontreront ! » Avait-elle le loisir, dans la retraite choisie, de contempler les étoiles ?... Elle devait au moins penser à ses amies et les revoir souvent par la pensée.

Souvent la maîtresse était tentée de se rendre chez M. Latulippe pour demander des nouvelles de son amie, mais elle n'osait pas de peur de quelques remarques désobligeantes des gens du voisinage. Qui sait ?... on est si prompt à la

campagne, à critiquer et à remarquer ce que fait le voisin et surtout la maîtresse d'école...

À travers l'érablière elle voyait le joli sentier sous les arbres, « le raccourci » au sujet duquel Robert Audet lui avait dit une si jolie page... puis sa pensée se reportait sur Raymond et Marguerite. Cette dernière aurait certainement compris la situation dans laquelle la maîtresse avait été mise et tout se serait arrangé facilement si elle n'était pas partie si vite...

Chaque soir, les mêmes réflexions revenaient et la maîtresse sortait de ces rêveries toujours un peu lasse et déprimée.

Raymond, de son côté, n'était guère plus joyeux ; habitué à venir chez son oncle presque tous les soirs, il discontinua ses visites de peur d'y rencontrer la maîtresse et se confina à la maison. Chez lui comme chez l'institutrice, l'ennui morose avait élu domicile et certes cet hôte indésirable ne serait pas facile à déloger. Aucune distraction, aucune promenade, chacun pendant ces jours d'hiver est exposé, dans les rangs reculés de nos paroisses à subir un jour ou

l'autre, le marasme de ces heures de solitude.

La seule distraction de Raymond à part l'ouvrage habituel de la ferme et le soin des animaux, était d'atteler son cheval et d'aller faire un tour de voiture au village quand les chemins étaient beaux et la température favorable. Il descendait dans l'après-midi de bonne heure et remontait vers les quatre heures.

Un jour à la fin de janvier, par un froid assez vif bien que le soleil diamantait de ses rayons la neige « follette » nouvellement tombée, Raymond descendit. Il fit quelques commissions et en revenant arrêta au bureau de poste. L'employée après lui avoir remis son courrier et les lettres de quelques autres du rang, lui demanda :

– Voulez-vous me faire une commission, chemin faisant ?

– Certainement, Mademoiselle, avec plaisir, répondit-il.

– Il y a une lettre et un paquet pour Mademoiselle Dubreuil, votre institutrice. Sa

sœur m'a demandé d'essayer à lui faire parvenir. Alors comme vous passez par sa classe j'ai pensé que cela ne vous dérangerait pas...

Raymond avait reculé de quelques pas pendant ces explications, puis de peur de se faire mal juger de l'employée il lui dit :

– Je m'en chargerai bien.

– Je vous remercie beaucoup, elle sera contente je n'en doute pas car les soirées sont longues et cette lecture la distraira un peu.

Raymond ne répondit pas, se disant tout bas que pour lui aussi les soirées étaient longues... il prit la lettre et le paquet et se hâta de retourner à sa voiture, regrettant presque d'avoir été si complaisant. Mais ses regrets s'avivèrent de plus en plus quand, une fois installé et son cheval au trot, il prit la lettre afin d'examiner le timbre et l'étampe du bureau de poste émetteur. Quelle ne fut pas sa surprise et sa colère quand il lut au verso de l'enveloppe l'adresse de l'expéditeur : De : Robert Audet, suivant le No et le nom de la rue ! il en était de même pour le paquet qui lui parut être un volume.

La surprise l'empêcha d'abord de réfléchir, puis peu à peu, ses idées se firent plus nettes.

« Je vous tiens mes oiseaux, se disait-il, il est probable que Mademoiselle ne passera pas de sitôt d'heures agréables à lire son livre et la lettre n'aura pas de réponse... »

Le trajet est long du village « au lac ». Notre voyageur eut donc tout le loisir que demande la réflexion, il reconnut bientôt que son devoir était de faire sa commission puisqu'il avait accepté de monter ces objets, de plus il pourrait être inquiété.

« Je vais lui donner, se disait-il, mais on ne me reprendra plus... »

Il passa à la classe juste au moment où les élèves sortaient, il envoya porter la lettre et le livre par un d'eux et continua sa route non sans avoir vu la maîtresse à une des fenêtres, surveillant la sortie des enfants.

On devine aisément que la surprise de l'institutrice ne fut pas moindre que celle de Raymond.

« Qu'a-t-il bien pu penser, se demandait-elle, il n'est pas fâché puisqu'il a accepté cette commission. »

C'était pourtant le contraire qui était vrai, Raymond dont l'humeur était depuis quelques semaines beaucoup moins qu'agréable, se sentit devenir encore plus taciturne et irascible. Régine et sa mère en étaient toute chagrinées et se demandaient sans cesse, sans la trouver la cause de cette humeur changeante.

La maîtresse lut avec plaisir le court billet de M. Audet, puis ce soir-là au lieu de passer de longues heures à regarder tour-à-tour la neige et les étoiles, elle feuilleta avec intérêt « Les Heures brèves » que l'étudiant lui avait adressé. Elle relut surtout avec joie le chapitre : « Les raccourcis ». Cette lecture lui rappela les quelques heures passées en compagnie de M. Audet et soudain la pensée que Raymond pouvait être froissé à cause de l'intérêt que l'étudiant lui avait témoigné, lui causa du remords.

« Il croit sans doute que j'ai changé d'idée, Marguerite a dû lui redire les propos que nous

avons tenus ensemble la veille de Noël, alors pourquoi ne se rassure-t-il pas avant de se fâcher et de me faire grise mine ?... »

« Ferais-je mieux de m'expliquer ou de laisser faire le temps ?... »

XVIII

Cependant malgré toutes ces heures de solitude et ces moments d'ennui, l'hiver passait... les jours maintenant comptaient quelques heures de plus avant la « brunante ». Bien que le froid fut encore très grand et les « poudreries » fréquentes, on sentait, les jours de soleil, comme une promesse du printemps.

Le temps des corvées était passé, aussi les jeunes ne trouvaient-ils que de rares occasions de se rencontrer. La plupart d'entre eux trouvaient les jours longs, de temps en temps on se réunissait chez les voisins pour jouer aux cartes.

La vieille Madame Vermette avait guetté plus d'une fois le passage de Raymond afin de l'inviter mais celui-ci remettait toujours sa visite d'un soir à l'autre où il promettait et ne venait pas. Depuis les Fêtes, il n'avait pas mis les pieds

chez son oncle et les deux vieux savaient fort bien à quoi attribuer cette absence.

Ils se disaient : C'est la faute de la maîtresse, il ne veut pas la rencontrer ici. Et ils avaient raison. La maîtresse de son côté ne sortait que rarement, ne voulant pas par de fréquentes visites, avoir l'air de rechercher des rencontres. Elle aurait bientôt l'occasion de constater combien la colère de Raymond était profonde.

Aux Jours-Gras, les jeunes chez M. Audet organisèrent une soirée à laquelle ils convièrent la plupart des jeunesses du rang.

La veille, Jeanne Audet vint à l'école inviter la maîtresse. Craignant de déplaire à Jeanne et par le fait même aux autres membres de la famille, elle accepta.

– Nous n'aurons pas beaucoup d'invités, dit Jeanne, une dizaine de jeunes gens veulent s'habiller en mardis-gras, ils viendront faire un tour dans le cours de la soirée, alors vous voyez qu'il n'en reste pas un grand nombre...

– J'irai avec plaisir, répondit la maîtresse, je

sais que nous nous amuserons bien. Cela fera diversion un peu, reprit Jeanne, car de ce temps ici les distractions sont rares, on dirait que nous sommes tous dans une prison de verre à se demander ce que peut bien penser le voisin...

– C'est drôle, savez-vous que j'ai absolument la même impression... chez vous, vous n'avez pas ce temps-là ; vous avez toujours de l'ouvrage plus que vous n'en voudriez...

– C'est un désennui, quand le travail nous occupe nous ne trouvons pas les heures longues.

– À propos des heures, j'ai reçu le livre que M. Audet avait promis de m'envoyer, comme je l'ai repassé plusieurs fois, je me demande si je dois le lui renvoyer ou vous le remettre...

– Je l'apporterai bien volontiers, je le lirai de nouveau avec plaisir.

– Alors vous lui écrirez n'est-ce-pas que je le remercie mille fois et que le livre l'attend aux vacances. Je lui ai adressé quelques mots déjà pour accuser réception.

– C'est bien, je lui dirai. Demain soir, je

viendrai vers sept heures à votre rencontre à moins que vous préféreriez venir avec Raymond et Régine...

– Je ne crois pas que Raymond vienne, répondit la maîtresse.

– Alors je viendrai... À demain.

Longtemps après le départ de Jeanne, l'institutrice resta à sa fenêtre regardant ses élèves s'amuser dans la cour à faire un « bonhomme de neige ». Les plus grands travaillaient à la base du monument, d'autres façonnaient la tête dans une boule durcie, à l'aide d'un couteau, ils firent les orbites, y enfoncèrent des charbons, puis ils tracèrent le nez, la bouche et placèrent ce chef-d'œuvre sur le tronc où l'on voyait deux rangées parallèles de boutons faits eux aussi de charbons, les bras furent ensuite ajoutés et l'on vint faire admirer ce travail à la maîtresse.

C'était une joie pour l'institutrice de voir ses élèves si appliqués en classe, devenir dès que la récréation était sonnée, de joyeux lutins sans cesse occupés à se délasser le plus possible. Ils

revenaient à leur travail, les yeux brillants, la mine réjouie, heureux de se remettre à la tâche. Malgré l'ennui qu'elle éprouvait du départ de Marguerite et la demi-solitude où elle vivait, la maîtresse jouissait d'une paix sereine, confiant à la Providence le soin de veiller sur son avenir.

Le mardi-gras au soir, tel que promis, Jeanne vint au-devant de son amie.

– Nous allons prendre le raccourci, dit Jeanne, pour ne pas rencontrer les mardi-gras, ils ont commencé à visiter le rang et s'ils nous savaient seules, ils viendraient probablement nous rencontrer. Ils ne sont pas malins... mais j'aime autant attendre pour les voir que nous soyons chez nous...

– Moi aussi, j'aime mieux cela, quand nous serons à la lumière, nous pourrons les reconnaître.

– Je ne le crois pas, ils sont bien masqués... il y en a deux qui font les bouffons et les autres font la suite...

– Pensez-vous au défilé de chansons

comiques, de gambades et d'histoires que nous admirerons ce soir ?...

– Maman n'aime pas beaucoup ces démonstrations-là, mais pour ne pas faire autrement que les autres et surtout pour ne pas faire de peine à ces pauvres mardis-gras, il faut bien le recevoir.

Les deux amies trouvèrent à la maison plusieurs jeunes filles du rang et quelques jeunesses qui n'avaient pas voulu prendre de travestis. De ce nombre étaient Maurice et Régine qui causaient en bons amis dans le salon. La maîtresse chercha des yeux Raymond mais il n'y était pas, alors elle se dit que probablement il faisait partie de la troupe mais elle se trompait. Raymond n'avait pas voulu se joindre à ceux-ci, il était venu avec Régine, puis prétextant une commission à faire, il s'était esquivé pour retourner chez lui.

– Je reviendrai tout à l'heure, avait-il dit à Régine, et si parfois je ne reviens pas, Maurice viendra bien te reconduire...

– Pourquoi ne restes-tu pas t'amuser avec nous

autres ?... demanda celle-ci, mais Raymond ne répondit pas et comme il prenait un air ennuyé et sa mine des jours mauvais, Régine comprit qu'il avait de la peine et qu'il partait pour ne pas pleurer devant eux qui venaient là pour s'amuser.

La sœur de Raymond avait du chagrin et bien qu'elle sentit ses « affaires de cœur » solides et sur une bonne base, elle éprouvait pour le peine de son frère une grande sympathie. N'ayant jamais dit un mot de ses projets et de ses amours à autre qu'à Marguerite, croyant avoir perdu son temps et son cœur avec de plus l'humiliation de s'être fait supplanter par « le docteur », Raymond s'était promis qu'on ne l'y prendrait plus de sitôt... Évitant toute rencontre avec la maîtresse, il évitait de plus d'en parler et quand Régine essayait de lui faire entendre raison ou de savoir ce qui le rendait irascible et en même temps si chagrin, il ne répondait pas ou bien il lui disait brusquement : « Tu as Maurice, toi, laisse-moi tranquille, moi je n'ai personne. » Et ce grand enfant au lieu de s'assurer si la supposition qu'il avait faite était bien vraie, se laissait aller à une sombre mélancolie ou à des accès de colère

subite et sans cause.

Donc ce soir du mardi-gras, la maîtresse le chercha vainement et quand la troupe joyeuse des travestis fit son entrée solennelle, c'est vainement aussi qu'elle s'appliqua à guetter le moindre indice susceptible de lui révéler la présence de Raymond. Après quelques danses burlesques, quelques chansons d'un goût douteux et des contorsions de tous genres, les mardis-gras prirent congé pour recommencer chez le voisin les mêmes drôleries.

Régine se doutant que la maîtresse était pour quelque chose dans la peine de Raymond désirait lui parler mais de toute la soirée aucune occasion d'un « aparté » se présenta et d'ailleurs que pouvait-elle lui dire?... Qu'aurait-elle pu lui demander ? et qu'aurait pu répondre la maîtresse à des questions pour le moins indiscretes. La pensée de Régine se sentait attirée davantage vers Raymond qui souffrait, puis par le renversement naturel des choses, ce sentiment si doux de l'amour fraternel se transformait tout à coup en une antipathie très peu consciente mais existante

tout de même envers la maîtresse.

« Il n'y a pas assez, se disait-elle, que Marguerite nous a laissés probablement à la suite de ses conseils sans que maintenant elle vienne troubler la paix de la maison et nous rendre tous malheureux, surtout ce pauvre Raymond qui souffre par sa faute... j'en suis presque certaine mais je le saurai bien, dès que je pourrai rencontrer ma tante Charmine, elle doit en savoir plus long que moi... »

XIX

Régine n'était pas fille à attendre longtemps, dès qu'elle avait décidé une chose, l'exécution suivait de près. À quelques jours de là, elle se rendit chez sa tante prétextant une commission, le hasard voulut que la vieille fut seule à la maison, ce qui combla les vœux de la visiteuse... c'était le temps de tout savoir et de consulter. Pour mettre la vieille en confiance et surtout parce que cela l'intéressait plus que tout au monde, elle commenta par lui parler de ses amours avec Maurice.

– Je crois bien, ma tante, lui dit-elle, que vous êtes à la veille d'aller aux noces...

– Pas pendant le carême toujours ?...

– Non, mais cela ne retardera pas...

– Gageons que tu te maries ? lui demanda la vieille très intéressée.

– Ce n'est pas encore très, très certain, mais enfin on en parle.

– Tu parles pour rire ?...

– Non ma tante, Maurice a l'air sérieux et je ne pense pas qu'il veuille faire le drôle. Dans tous les cas c'est trop tard à présent, il veut qu'on se marie à Pâques...

– Penses-tu que tu es chanceuse, un des Audet, sais-tu que je ne les aimais pas les Audet, mais à présent il va bien falloir que je les aime un peu...

– Ils ne sont pas plus détestables que les autres...

– C'est certain et Maurice est un bon parti, il est à l'aise et il a l'air d'un bon garçon.

– Je n'aurai pas de misère avec eux autres, la vieille est encore capable et les deux filles ne se font pas prier pour faire leur part d'ouvrage.

– Puis quand les filles seront parties, tu auras les moyens de te payer une servante... penses-tu si tu es chanceuse ?... Comme ça, tu vas rester avec les vieux ?...

– Oui, maman voulait nous garder à la maison

mais chez M. Audet ils aiment mieux qu'on s'en aille là tout de suite. Ils veulent donner leur bien à Maurice et il ne faudrait pas faire pour les décourager... s'ils se décidaient autrement et s'ils donnaient à un autre de leurs garçons, cela ne ferait pas notre affaire... la terre de chez nous, c'est pour Raymond.

– Et ta mère, elle va rester seule ?...

– Il le faut bien, si Raymond se décidait à se marier, mais je pense bien que ce ne sera pas de sitôt... Depuis les Fêtes, il est tout changé, je ne le comprends plus...

– Je m'en occupe moi aussi et je me demande ce qu'il a. Je crois que ce doit être la faute de la maîtresse... il la trouvait de son goût et elle aussi, elle avait l'air à le considérer, puis tout d'un coup c'est fini... cela me fait de la peine parce qu'ils avaient l'air à se plaire tous les deux...

– Raymond ne m'en a jamais dit un mot, mais il en a parlé à Marguerite, je les ai entendus un soir, ils me croyaient endormie. Marguerite avait fait parler la maîtresse et elle racontait à Raymond le résultat de son enquête. Si elle était

encore avec nous autres, elle leur ferait faire la paix, elle, mais moi, Raymond ne m'écoute pas et quand je m'intéresse à ses affaires, cela le choque. Je vous assure qu'il n'est pas désennuyant beaucoup, il passe une partie de ses journées à faire « le train » à la grange, puis il revient à la maison pour les repas. Le soir il monte à sa chambre et il lit toute la soirée. Quand Maurice vient, souvent il ne lui dit pas un mot... Je suppose qu'il a encore envie de s'en aller et qu'il n'ose pas en parler...

– Tu comprends bien qu'il ne laissera pas la maison. Si tu te maries et lui s'il part, ton père et ta mère vont rester seuls, cela n'a pas de bon sens...

– On ne sait jamais ce qu'il peut faire et ce qu'il pense, s'il se lève un bon matin avec l'idée de partir, ce n'est pas moi ni vous qui le retiendrons...

– Si je pouvais voir la maîtresse peut-être qu'elle s'intéresserait à son sort ?...

– Elle ne refusera pas de nous aider, mais si elle aimait mieux Robert Audet ou si Raymond

n'en fait plus de cas, elle ne peut toujours pas lui sauter au cou...

– Non, non sans sauter au cou du monde, il y a bien des manières de leur faire comprendre qu'ils nous intéressent.

– Elle est venue au mardi-gras veiller avec nous autres. Raymond aurait eu beau à lui parler et à passer la soirée avec elle, il s'est enfermé chez nous et il a lu tout le temps, il n'est même pas venu me chercher après la veillée.

– C'est signe qu'il ne l'aime pas.

– Il doit l'aimer encore mais il la croit en amour avec Robert, c'est pour cela qu'il est si farouche...

– Laissons faire, si je puis la rencontrer, je le saurai bien...

Le hasard servit admirablement bien Madame Vermette. Deux jours à peine après cette causerie avec Régine, une des plus grosses tempêtes de l'hiver s'éleva. La neige qui était tombée en abondance depuis la veille faisait un élément favorable pour une « poudrerie » gigantesque,

aussi quand le vent se mit de la partie, les gens purent à loisir admirer ce spectacle toujours nouveau : une poudrerie canadienne...

La maîtresse, seule à sa classe, sentit encore plus profondément sa solitude, c'était vendredi et elle ne pourrait pas descendre chez elle. Ce fut avec un véritable soulagement qu'elle accepta l'invitation de M. Vermette venu la chercher...

– Vous ne resterez pas seule à l'école pour samedi et dimanche, lui dit-il, ma vieille vous attend et votre visite nous désennuiera.

La maîtresse ne se fit pas répéter l'invitation et elle se rendit de bon cœur. Toute trace de mauvaise humeur était disparue chez Madame Vermette... elle avait des renseignements à demander et se fit conciliante, voyant à mettre l'institutrice le plus confortablement possible afin de lui donner l'illusion du « chez soi ». Puis dans la soirée, quand après la prière, le vieux se fut retiré pour la nuit, Madame Vermette rapprochant sa chaise de celle de l'institutrice, commença bravement le chapitre des confidences. La rafale avait beau venir et l'ouragan se déchaîner, la

vieille n'entendait plus rien que les réponses et les explications de la maîtresse. Celle-ci avait attendu longtemps cette heure, et maintenant elle se sentait forte !...

Plus d'une fois la tentation lui était venue d'aller la première à la source des informations afin de savoir ce qui en était mais ce procédé lui répugnait : elle aurait l'air de se jeter à la tête de Raymond... mieux valait attendre et maintenant que l'heure était venue elle s'expliqua clairement, répondant avec plaisir à la curiosité de la vieille.

– Marguerite m'avait dit ce que vous me répétez, dit-elle à Madame Vermette. Je sais que je n'étais pas indifférente à M. Latulippe et qu'il se plaisait à me rencontrer, cependant depuis Noël, je ne puis dire que ses idées sont encore les mêmes, elles me paraissent tout à fait opposées à ce que j'en attendais. Peut-être a-t-il voulu savoir par Marguerite ce que je pensais de lui et à présent qu'il est renseigné, il se soucie peu de continuer sa comédie... je n'y comprends rien.

– Moi, je pense, reprit la vieille, que Raymond est jaloux. Quand on aime, on est toujours attaqué

de cette maladie-là, voyons Mademoiselle mettez-vous à la place de Raymond pendant cinq minutes et examinez tout ce qui s'est passé... Vous aimez une jeune fille, elle paraît vous considérer, puis arrive un rival, votre amie vous délaisse pour l'autre. Que penseriez-vous ?... Est-ce que Raymond n'a pas un peu raison ?

– Pourquoi ne s'est-il pas informé ?... est-il si certain que cela que M. Audet soit un rival ?... Il me reproche d'être descendue avec eux à la messe de Minuit, est-ce que je savais d'avance si Marguerite viendrait me chercher ?... et la partie de cartes, quelle raison aurais-je pu donner pour me dispenser d'y aller ?... Pourquoi n'est-il pas venu me demander avant l'autre ?... Et la lettre qu'il a montée, chose avec laquelle il s'est fait tant de peine, n'était qu'un court billet auquel je n'ai répondu que quelques mots. Je ne vois pas pourquoi M. Raymond serait si jaloux de M. Audet et je crois qu'au lieu de me bouder et de me fuir comme il le fait depuis Noël, il serait beaucoup plus avantageux pour nous deux, de nous expliquer et de nous entendre comme de bons amis.

– Ainsi vous ne lui gardez pas rancune ?
demanda la vieille.

– Je n’ai aucune raison de lui garder rancune mais je trouve étrange sa conduite et cela me chagrine beaucoup. J’avais espérance après le départ de Marguerite d’en avoir des nouvelles par sa famille, mais je me suis trompée et si elle parle de moi sur ses lettres, je n’en ai jamais rien su. C’est à ce malentendu que je devrai les trois mois d’ennui de cet hiver. Si nous nous étions entendus, je serais venue ici plus souvent, lui aurait continué ses visites qu’il vous fait de temps à autre, nous nous serions peut-être rencontrés et les jours auraient été moins longs...

– Il faut espérer qu’il va revenir à présent, vous pouvez croire que je vais le faire demander et que je lui conterai tout ce que vous me dites là...

– Racontez-lui tout ce que vous voudrez et dites-lui surtout qu’il est un grand bébé...

– Que vous aimeriez à gâter... ?

– Oh ! non je ne le gâterais pas mais je lui

aiderais de toute mon âme à se corriger...

– Avec un si bon professeur, cela irait vite. Voyez-vous Raymond vous aime tant... il sera si joyeux d'apprendre que de votre côté, vous l'aimerez un peu... et qu'il peut espérer.

La vieille savait tout ce qu'elle voulait apprendre, elle souhaita le bonsoir à l'institutrice ; très tard dans la nuit, la maîtresse ne dormait pas encore. Le vent par rafale donnait dans les fenêtres et la tempête entourait la maison comme d'un linceul glacé, cependant ce n'était pas la « poudrière » qui chassait ainsi le sommeil...

Le rêve d'amour et de relèvement qu'elle avait fait avec Marguerite lui semblait devoir se réaliser, elle se sentait heureuse de la mission qu'elle s'était tracée : garder à la bonne terre canadienne un de ses enfants en l'y retenant par des liens très forts et très doux...

Son idéal se réaliserait-il ?...

XX

Dès les premiers jours d'avril Monsieur l'inspecteur attendu depuis plusieurs semaines arriva à l'école.

La maîtresse, malgré les heures d'ennui qu'elle avait passées, n'avait pas négligé sa classe, elle s'était appliquée non seulement dans le but d'obtenir un excellent résultat mais parce que son devoir lui dictait les efforts à faire pour le bien remplir.

Les élèves avaient répondu au zèle de leur institutrice, ce fut donc sans trop d'inquiétude et d'appréhension que la petite troupe vit arriver le visiteur. Après les salutations d'usage et quelques compliments sur la bonne apparence et la propreté de la salle de classe, M. l'inspecteur commença l'examen.

Au début de l'année, la visite de l'inspecteur est surtout dirigée sur le classement des élèves en

différents groupes, le dernier examen a pour but de juger les progrès accomplis durant les premiers six mois de l'année scolaire.

L'examen se fit par écrit pour les groupes plus avancés et oralement pour les jeunes.

Tous au grand plaisir de la maîtresse répondirent sans hésiter, il y eut bien quelques petits points faibles, ici et là mais l'institutrice venait alors au secours de ses élèves, reprenait la question posée et la donnait d'une autre manière afin que les enfants eussent plus de facilité pour répondre.

Dès qu'un des élèves interrogé semblait devoir hésiter, il s'en trouvait toujours un autre plus fûté ou à la mémoire plus prompte pour répondre à la place du premier. Il y avait tant d'entrain, un si grand désir de bien faire et une application si évidente que le visiteur fut émerveillé. Il se montra enchanté du bon résultat obtenu, laissa aux élèves de magnifiques récompenses et écrivit dans le livre des rapports une excellente note sur sa visite.

Il encouragea de plus la maîtresse à reprendre

sa classe l'année suivante, puis il dit aux élèves attentifs :

– Vous direz à vos parents, mes petits enfants, que je suis des plus satisfaits de votre classe. Je vois que vous avez une institutrice dévouée, qui met à sa tâche toute sa bonne volonté et son talent. Vous direz donc à vos parents qu'il faut qu'elle revienne l'année prochaine et pour cela ils doivent faire les sacrifices nécessaires en lui donnant un meilleur salaire. Si vous continuez à être de bons enfants, bien sages et appliqués, je ne doute pas que votre maîtresse voudra revenir de nouveau parce que cela lui fera trop de peine de vous laisser...

Le visiteur donna encore quelques conseils aux élèves puis pour faire plaisir à tous, grands et petits, il accorda une journée de congé. Cette nouvelle fut accueillie avec des transports de joie qui seraient devenus facilement une joie délirante si la maîtresse d'un coup d'œil n'eut rétabli l'ordre...

Après le départ du visiteur l'institutrice se hâta de jeter les yeux sur le rapport où la note

« Excellente » était donnée. Puis les élèves vinrent admirer les prix et regarder les images contenues dans ces jolis volumes à la tranche dorée et aux mille arabesques ornant la reliure.

– Que je serais content de gagner un de ces beaux livres, dit un des jeunes de la troisième division.

– Tu serais content ! je te crois, reprit un autre, mais ces prix-là ne sont pas pour des mouchards comme toi, ils sont pour les grands de la quatrième...

– Et puis nous autres, qu'est-ce qu'on a gagné à tant travailler ? reprit le premier garçonnet.

– Tu auras gagné un prix plus petit, mais pas un gros avec la tranche dorée, et puis les prix, ce n'est pas nécessaire cela... regarde Mademoiselle, elle travaille plus que nous autres pour préparer notre classe et nous instruire et elle n'en a pas de prix !... Monsieur l'inspecteur ne lui en a pas laissé... et elle est contente pareil...

– Vous croyez que M. l'inspecteur ne m'a pas laissé de prix ? demanda la maîtresse qui avait

entendu. Et le beau rapport qu'il a écrit et qui restera à la classe et les éloges qu'il vous a faits et surtout le plaisir que j'éprouve d'avoir bien rempli mon devoir, n'est-ce-pas là le plus beau prix qu'une personne puisse désirer ? Quand vous serez plus grands, vous comprendrez que la joie de bien remplir sa tâche vaut toutes les récompenses enviabiles et vous-même quand vous avez rempli votre devoir est-ce que le plaisir d'avoir fait ce que vous aviez à faire ne vous rend pas heureux ? Gagner des prix c'est beau mais viser à faire « toujours mieux » est aussi très beau et quand vous aurez cet Idéal, vous vous passerez facilement de récompenses...

– C'est pourtant beau, murmura un des petits, de travailler pour des prix.

– Oui, c'est beau et c'est de votre âge aussi, répondit la maîtresse. Je vous encourage à continuer votre travail afin qu'au dernier examen de juin, tous vous ayez une belle récompense à apporter à vos parents. Nous prendrons notre congé à Pâques. Vous allez, comme de sages enfants prendre vos devoirs pour demain...

Et la classe continua encore quelques minutes, puis bientôt la volière s'ouvrit et les élèves enthousiasmés par le succès de cette visite, se hâtèrent vers la maison pour raconter ce qui s'était passé et ce qu'on leur avait dit.

XXI

Durant la semaine précédant la fête de Pâques, il y eut chez M. Latulippe et chez M. Audet, un branle-bas général... on se préparait pour les noces. Après le ménage complet de la maison, de la cave au grenier, il fut question de préparer les repas. Les fiancés avaient parlé de faire un voyage de noces, Régine aurait aimé à passer par Québec afin de voir Marguerite, Maurice préférait ne pas faire de voyage, remettant à plus tard cette visite à la petite novice.

– Si tu veux, avait-il dit à sa fiancée, nous ferons des noces canadiennes telles qu'on en faisait il y a quarante ans... les jeunes auront ainsi l'occasion de s'amuser et nous, nous serons chez nous. Il ne faut pas éparpiller notre bonheur mais bien en recueillir toutes les parcelles afin que plus tard, quand nous serons vieux, le souvenir de ces premiers jours de notre mariage ait pour cadre

des objets aimés et connus. Autrement nous irions sous des regards indifférents et parfois moqueurs, semer ici et là toute la joie dont nos cœurs seront remplis. Passons ces jours heureux avec ceux qui nous aiment et qui sont enchantés de voir enfin notre rêve devenir réalité. Car ce n'est pas d'hier, n'est-ce-pas que nous espérons cette félicité et la perspective de jouir de ta présence aimée m'enlève tout désir de voyager. Il me semble que nous ne serons pleinement heureux que « chez-nous » où tu entreras en maîtresse...

– Alors tes parents nous donnent tout de suite « la maîtrise » ? questionna Régine très apte à saisir le côté pratique des choses.

– Oui, nous serons maîtres moyennant quelques conditions que je vais te dire. Si tu les acceptes, ce sera oui, si tu aimes mieux laisser faire les vieux à leur goût comme d'habitude, je crois qu'ils seront contents mais ils préfèrent donner leur place et se contenter de nous aider. Donc papa et maman nous donnent la maîtrise à condition que nous continuions les études de

Robert, nous aurons à doter les filles de \$1000 chacune. Je crois qu'avec les revenus que nous aurons chaque année, nous arriverons facilement. Il va sans dire que nous serons obligés aux vieux... ils gardent le capital qu'ils ont actuellement pour aider les jeunes à s'établir plus tard. La terre de la maison nous revient claire et nette, avec les produits que nous en tirerons, je ne crois pas que nous ayons de la misère sans compter que les vieux retirent chaque année un bon montant d'intérêts qui nous reviendront... je le crois du moins...

– Tu peux te vanter d'être un bon parti... il n'y en a pas beaucoup dans le rang qui peuvent t'égaliser, dit Régine.

– Sans compter que je n'ai presque pas de défauts, reprit Maurice, c'est là un avantage que tu oublies...

– Alors je serai toujours heureuse ?... demanda-t-elle.

– Je ne puis rien te promettre quant au bonheur... tu sais qu'il n'existe pas de bonheur parfait sur la terre... nous aurons nos épreuves et

nos chagrins, chacun a les siens... Je ferai tout en mon pouvoir pour te plaire et te faire oublier la peine que tu éprouves de laisser tes parents. Depuis quelques semaines surtout, je remarque que tu parais inquiète et cela me chagrine, il me semble que tu n'as aucune raison pour t'occuper comme cela ?...

– Tu crois que je n'ai rien pour me faire de la peine ?... Pour ce qui est de nos amours et de mon avenir, j'en prends pas d'inquiétude parce que je sais que tu es là et que tu m'aideras toujours, mais Raymond me cause bien du trouble et je me demande ce qu'il peut avoir ?... Il est triste, tu l'as remarqué sans doute et quand tu viens veiller, au lieu de s'amuser avec nous autres et de conter des histoires comme d'habitude, il monte à sa chambre pour lire et rêver...

– Il était pourtant bien joyeux l'automne dernier quand nous avons fait nos corvées...

– Oui, il a commencé sa « jonglerie » dans le temps des fêtes... Il commençait à faire les beaux yeux à la maîtresse et elle aussi, elle avait l'air à s'en occuper un peu, mais quand Robert est venu,

cela a changé d'air... depuis ce temps-là, il est maussade et il s'ennuie à la mort.

– Lui a-t-il parlé à la maîtresse ?...

– Il n'y a pas de danger qu'il lui parle, il la fuit tout le temps.

– Alors il ne peut pas savoir ce qui s'est passé ?...

– Non, il la croit en amour avec Robert et cela le choque et lui fait de la peine.

– Robert n'est pas prêt à se marier, tu comprends bien, il a encore deux ans d'université à faire et ensuite il faut qu'il s'établisse... on n'est pas pour lui donner la moitié de notre terre pour l'installer...

– C'est ce que je lui ai dit cent fois, mais il ne m'écoute pas...

– Laissons le faire, conclut Maurice que les ennuis de Raymond intéressaient peu... les gens heureux ne sont-ils pas tous un peu égoïstes ?... revenons à nos moutons, penses-tu de pouvoir accepter les conditions que nous font les vieux ?...

– Ils m’ont l’air raisonnables et je crois que nous pourrons arriver.

– Bien dans ce cas, je demanderai au notaire de monter dimanche après-midi.

Le dimanche donc, les bans furent publiés. Vers les deux heures de l’après-midi, les gens virent passer Maurice avec le tabellion... À toutes les fenêtres, des têtes se montraient curieuses de voir le futur marié.

– Tiens, disait-on, le notaire qui monte chez Latulippe, tu parles si elle est chanceuse celle-là, un beau bien sous les pieds et un beau grand garçon pour mari...

– Cela fait assez longtemps qu’elle attend, reprenait une autre, c’est bien du moins qu’elle réussisse un peu.

– Elle a été payée pour attendre au moins, répliquait une autre, il y en a qui attendent plus longtemps que cela encore et qui n’ont pas autant de chance...

– C’est la vieille Charmine qui doit être fière, sa nièce mariée avec un Audet, pensez donc...

– Elle ne les aimait pas beaucoup mais à présent l’amitié revient.

– Si elle peut réussir à marier son neveu, elle pourra mourir en paix ensuite...

– J’ai bien peur qu’elle ait de la misère, il n’a pas l’air « marieux » beaucoup...

Et les commentaires allaient leur train dans toutes les maisons du voisinage pendant que chez M. Latulippe, le notaire installé devant ses papiers timbrés, rédige consciencieusement le contrat de mariage de Régine et de Maurice.

La noce se fit le lendemain, le lundi de Pâques.

Pendant la messe du mariage, quelques jeunes filles se font une ample provision de riz et de confettis, dès que les nouveaux mariés font leur apparition dans la porte centrale, ils ont à faire face à une avalanche de ces projectiles inoffensifs. Puis ils prennent la « route du lac » au trot rapide des chevaux tout pomponnés pour la circonstance. Tous les gens de la noce sont joyeux à l’exception de Raymond qui, seul, se

sent triste au milieu de cette joie saine qu'apportent chez nous les réjouissances de famille.

Les mariés et leur suite font halte chez M. Vermette, la vieille tout heureuse fait les honneurs de la maison, elle offre aux visiteurs un verre de vin « fait au pays » et quelques douceurs. Le défilé se remet en marche pour se rendre chez M. Latulippe où aura lieu le repas du matin.

Il est près de dix heures et demie quand on se met à table, les appétits sont bien aiguisés par l'émotion d'abord, puis par la longue course faite dans l'air matinal. Aussi au commencement du repas, on n'entend que le bruit des couteaux et des fourchettes sur les assiettes en faïence fleurie. Peu à peu, la faim s'apaise, les langues se délient et bientôt tout le monde y va de son bout de chanson ou d'une bonne histoire, les rires fusent sous les poutres de la grande cuisine, jaunies par la patine du temps. Après une première tablée, les jeunes prennent la place de leurs aînés et comme les mariés se sont levés de table, on se fait un

autre couple de mariés... cet honneur échoit aux suivants, Jeanne et Raymond. Celui-ci se surprend à redevenir joyeux et à voir toute cette bande causer et rire si gaiement, il oublie sa peine et s'amuse comme les autres.

Après le déjeuner, le temps se passe à chanter et à danser quelques quadrilles. Pour les noces, nos gens lèvent la consigne et les danses anciennes reviennent à la mode. Quelques vieux qui furent autrefois de bons danseurs, commencent la série par un « salut de dames » toujours gracieux et de bon ton, puis les cotillons, les quadrilles, voire même la gigue simple ont des adeptes. L'après-midi fut trop courte au gré des jeunes qui avaient pris la place des personnes âgées vite mises au rancart. Vers les quatre heures, on se rendit chez M. Audet où devaient avoir lieu le souper et la soirée.

Jeanne et Raymond faisaient avec plaisir les offices de « suivants ». Vers les huit heures, ne voyant pas la maîtresse au nombre des arrivants, Jeanne proposa à Raymond de se rendre à l'école...

– La maîtresse ne viendra pas seule, lui dit-elle, nous pouvons facilement laisser ici pendant une dizaine de minutes et aller à sa rencontre...

– Si vous tenez à la voir, répondit Raymond, Robert peut vous accompagner, moi je n’y tiens pas...

– Robert ne viendra pas avec moi et d’ailleurs ce serait à vous à venir et non pas à lui...

– Et pourquoi donc ?... Je sais qu’il serait le bienvenu, Mademoiselle est fière, elle met vite de côté un habitant comme moi...

– Ne faites pas le méchant Raymond, vous ne connaissez pas du tout les intentions de la maîtresse et parce que le hasard a voulu que Robert et Mademoiselle Dubreuil se rencontrent, vous vous êtes fâché et vous lui avez fait beaucoup de peine. Tous vos jours d’hiver se sont passés dans l’ennui et le découragement et je ne serais pas surprise que vous ayez encore des atteintes de cette maladie dont il faut vous guérir. Au lieu de vous renseigner et d’agir en homme intelligent vous avez fait le grand enfant... et vous êtes bien puni.

– Vous êtes sévère, Jeanne.

– Est-ce que je n'ai pas raison ?... Vous ne voulez pas l'avouer mais je sais que vous regrettez votre conduite et que vous êtes prêt à venir avec moi à l'école. Je céderai ma place à la maîtresse, elle sera heureuse de faire la paix et vous aussi vous serez content...

– Je n'y tiens pas du tout, si Mademoiselle Dubreuil tenait à me rencontrer, elle aurait fait les premiers pas...

– Est-ce à elle à s'avancer pour peut-être ne pas avoir de réponse. Je trouve qu'elle agit sagement. C'est à vous Raymond à expliquer votre conduite et si elle vous a fait de la peine involontairement, elle saura réparer...

– Je ne lui en donnerai ni l'occasion ni le temps, parce que je suis décidé de partir.

– Vous partez ?... mais pour quelle raison ?...

– C'est trop ennuyant par ici.

– En voilà une raison ! et vos parents qui vont se trouver seuls maintenant. Que vont-ils faire ?...

– Je suis parti déjà et ils se sont tirés d'affaires

sans moi, ils feront pareil.

– Vous ne raisonnez pas en homme sage Raymond et un jour, vous regretterez peut-être d’avoir été si imprévoyant. Si j’étais à votre place je ne laisserais pas Boisjoli à présent. Attendez au moins encore un peu...

– Oui... attendre que la maîtresse me saute au cou... c’est plutôt Robert qui aura cette chance-là.

– Ce n’est pas à faire le grand enfant comme vous le faites que vous mériterez cette faveur... Soyez raisonnable Raymond, ne faites pas cette peine à vos parents et à votre tante Charmine qui s’intéresse tant à vous...

– Beaucoup plus que je le désirerais, d’ailleurs ma résolution est prise, je pars, je m’ennuie de Marguerite, je vais aller la voir, ensuite j’irai où le vent soufflera. Je pars la semaine prochaine.

Jeanne comprit qu’il était inutile d’insister, elle ne parla plus d’aller à l’école. Le reste de la soirée se passa tristement pour elle car elle comprenait quelle peine profonde ce départ causerait aux parents de Raymond et aussi à la

petite institutrice qui malgré tout, espérait
toujours le retour de ce grand enfant...

XXII

Raymond avait dit vrai. Peu de jours après les noces de Régine, il parla de son projet de départ. Prétextant l'ennui qui le minait depuis quelques mois et son désir de voir Marguerite, il obtint quoique avec difficulté de sa mère l'autorisation de faire son voyage.

– Voulez-vous vous charger d'en parler au père ? lui demanda-t-il.

– Je lui en parlerai bien, mais je doute fort que ton père veuille, tu choisis mal le temps, vois-tu le temps du sucre arrive et les semences vont commencer sans parler du soin que les animaux demandent au printemps. Tu sais bien que ce n'est pas la saison de nous laisser seuls quand même ce ne serait que pour quelques semaines.

– Si vous saviez comme je m'ennuie ! implora-t-il. Je vais aller faire un tour, je serai plus vaillant ensuite à l'ouvrage...

– Si tu veux me promettre de revenir tout de suite, répondit la maman qui s’apitoyait sur le chagrin de ce grand enfant, je vais lui en parler, autrement je ne veux pas que tu partes.

– Je ne reviendrai pas dans la même semaine, il faut que je prenne l’air de la ville un peu, mais je vous promets que je ne serai pas longtemps.

– Dans ce cas, je vais lui parler.

Et la mère parla...

M. Latulippe était un de ces types « d’habitants » solides à l’ouvrage, durs à eux-mêmes et aux autres. Il ne pouvait s’imaginer que Raymond ayant une belle terre sous les pieds et pouvant choisir pour femme une des jolies filles du canton, ait sans cesse cette idée d’aller en ville chercher des amusements peu en rapport avec son métier de cultivateur.

Donc après le repas du soir, juste huit jours après les noces de Régine, le ménage étant rangé et tout remis à l’ordre pour la nuit, la mère de Raymond suivant son habitude, prit son tricot et vint s’asseoir dans une berceuse au coin du feu

où l'attendait son vieux...

Bientôt une conversation où il était question des travaux du printemps s'engagea entre eux. On avait parlé à l'automne d'acheter une bouilloire perfectionnée pour l'érablière, l'agent était revenu ces jours derniers afin de conclure la vente, mais le vieux très attaché à ses billets de banque hésitait avant de faire cette dépense.

– Tous les ans, dit-il, depuis quarante ans on a fait du beau sucre d'érable et cette année il nous faut cette machine-là qui va prendre une partie de nos revenus de l'année et peut-être que nous regretterons de l'avoir achetée... pourquoi ne pas continuer l'ancien système ?... Moi, je n'ai pas confiance à cette machine-là...

– Si c'est comme l'argent, dis, il n'y a pas de danger qu'on le regrette, toujours une chaleur égale, cela doit aider pour faire le sirop et ensuite avec les tuyaux pour amener l'eau d'érable à la cabane, c'est de la misère de moins.

– Oui, mais il faut courir les érables pareil et tu sais quand on est habitué à une méthode, il nous semble qu'il n'y a pas moyen de changer...

– Il faudra bien que tu changes mon vieux, parce que j'ai peur que tu n'aies pas beaucoup d'aide de notre garçon cette année...

– Qu'est-ce que tu veux dire ?... Raymond est-il malade ?...

– Non, il n'est pas malade, mais il a envie de partir...

– Il veut partir, demanda le vieux stupéfait, mais est-il fou ce gaillard-là ?...

– Non, il n'est pas fou, il dit qu'il s'ennuie de Marguerite, il veut aller la voir puis passer quelques jours en ville, il dit qu'il reviendra ensuite...

– Il dit cela, mais je sais bien qu'il ne le fera pas. Raymond ne me laissera pas avec tout l'ouvrage du printemps à faire. Qui va m'aider pour les sucres, puis le tondage des moutons, puis la pièce de terre neuve que je voulais finir, puis les semences... voyons cela n'a pas de bon sens. Il est monté à sa chambre, appelle-le.

Quand Raymond fut descendu, le père recommença à donner ses raisons...

– Voyons, mon garçon, tu vois bien que tu ne choisis pas ton temps. Aide-moi et aussitôt que les semences seront finies tu partiras pour jusqu'aux foins, dis, tu veux...

Mais Raymond ne répondit pas. À son air décidé, la maman comprit qu'aucune proposition ne le ferait changer de programme.

– Il veut partir, dit-elle, tu sais que c'est inutile d'essayer de le garder de force.

– Million de million, reprit le vieux impatienté, il peut toujours me dire pourquoi il ne veut pas attendre...

– C'est parce que je m'ennuie, répondit enfin Raymond, essayez tout ce que vous voudrez, je sais que je ne puis pas rester plus longtemps, je vais aller faire un tour pour changer d'air et je reviendrai.

– Tu dis cela et tu ne reviendras pas, reprit le vieux. Ne crois pas qu'on va se faire mourir, ta mère et moi à travailler fort pour te garder une terre dont tu ne veux pas. Pars, c'est ton affaire, fais ce qu'il te plaît, moi aussi je ferai ce que je

voudrai et puisque tu ne veux plus rester avec nous autres, on va parler à Maurice. S'il ne veut pas venir eh bien ! je vendrai et on descendra au village se reposer un bout de temps avant de mourir.

– Raymond, fais donc le bon garçon, supplia à son tour la mère, tu sais que tu vas nous faire de la peine et tu ne veux pas nous écouter. Qu'est-ce que tu as à t'ennuyer avec nous autres ?... tu as tout ce que tu veux, de belles voitures, ton petit cheval est le meilleur trotteur du rang. Tu es bien ici, ton père ne te fait pas de misère ni moi non plus, on ne t'empêche pas de sortir et de te choisir une femme à ton goût. Marie-toi si tu t'ennuies mais ne pars pas, on est trop vieux et ton père a travaillé trop fort toute sa vie pour le laisser seul à présent que tu peux lui aider...

– Je ne pars pas pour la vie, je demande deux semaines seulement...

– Tu dis deux semaines, répéta le vieux et ce sera dix, douze, tant que tu auras de l'argent ou que tu pourras en gagner. Tu nous laisses dans le temps de l'ouvrage sans t'occuper de nous

autres... fais comme tu veux Raymond, mais j'ai bien peur que tu le regrettes un jour.

Raymond ne répondit pas. Le lendemain, il fit ses préparatifs et après une poignée de mains à ses parents, il partit, laissant derrière lui les seules amitiés solides capables de le retenir au devoir.

La petite maîtresse qui vit dans le « nordet » venir le voyageur, se doutait-elle que par suite de l'ennui causé par un malentendu, celui qu'elle aimait, partait sans explications et sans au moins un « au revoir ». Il aurait été si facile pour lui de demander quelques détails et puis de faire la paix... Tout le monde aurait bénéficié d'une explication amicale tandis que maintenant, comme elle était loin la réalisation du rêve fait par Marguerite et la maîtresse en ce jour lointain de l'avant-veille de Noël !...

Et la bonne Madame Vermette qui, de sa fenêtre vit passer son neveu, eut sans doute l'intuition de son départ ; en l'apercevant, elle courut à la porte pour l'appeler, mais celui-ci fit semblant de ne rien entendre, il hâta le pas un peu plus mettant entre lui et sa tante, qui

probablement l'aurait empêché de partir, une distance toujours plus grande.

– Je te gage que Raymond s'en va, dit-elle consternée à son vieux. Il descend à pied et il emporte seulement qu'un petit paquet... Régine me l'a dit l'autre jour...

– Voyons, voyons, hein, tu vois bien que cela n'a pas de bon sens. Il a affaire au faubourg, je suppose et comme les chemins sont mauvais, il veut ménager son cheval.

– Je te dis, moi qu'il s'en va...

– Laisse-le partir... quand il aura eu assez de misère, il fera comme les autres fois... il t'écrira en cachette et tu lui enverras de l'argent pour payer son passage...

– Bon, qui t'a dit que j'envoyais de l'argent à Raymond à présent ?... Quand est-ce que tu m'as vue lui payer son passage ?... manda-t-elle à demi fâchée.

– Je ne te dis pas que je t'ai vue, mais je sais que la cachette que tu avais faite l'année dernière a servi pour le faire revenir... C'est ton affaire, tu

L'as toujours gâtée, le voilà à présent qu'il laisse son père dans le temps pressé pour aller se promener monsieur... les autres fois au moins c'était pendant les saisons mortes... les Audet n'en ont jamais fait autant et tu en as assez à dire sur leur compte...

– Bon, bon c'est assez, reprit la vieille un peu dépitée de voir un de ces petits tours déjoués, tu dis que j'envoie de l'argent à Raymond, mais cette fois-ci je t'assure qu'il va revenir seul... il n'arrête seulement pas nous dire bonjour en passant. Je serais curieuse de savoir ce que la maîtresse dit de cela...

– Elle doit trouver cela bien beau et bien fin de sa part... tu as un neveu très aimable...

– Laisse cela, plus tard on réglera cette question-là. Penses-tu qu'elle viendrait la maîtresse avec nous autres à la cabane ?...

– On peut toujours l'inviter, je ne pense pas qu'elle refuse.

– Oui, elle va venir. Elle n'est pas venue aux noces parce que Raymond et Robert y étaient,

puis elle avait pris le congé de l'inspecteur cette
journée-là... mais à présent, ils sont partis tous les
deux. J'irai demain lui dire de monter de bonne
heure.

XXIII

Le lendemain tel que proposé, Madame Vermette se rendit à l'école pour inviter la maîtresse à une excursion à la cabane à sucre.

– Mon vieux a donné la sucrerie à moitié cette année, nous avons encore droit à une bonne part de la récolte et comme nous faisons tous les ans une fête au sucre, j'ai pensé que cela vous ferait plaisir de venir avec nous autres.

– Je vous remercie beaucoup et je me rendrai certainement, répondit la maîtresse. Savez-vous que je ne suis jamais allée à la cabane, cela va m'amuser...

– Vous ne serez pas seule, on invite toujours dix à douze jeunes pour mettre de la vie un peu. Voyez-vous, on est vieux mais les jeunesses nous amusent encore. Comme je voudrais avoir des petits enfants chez nous pour les gâter et m'aider à passer le temps !

– Cela viendra, répondit la maîtresse, plus tard vous aurez des petits neveux et des petites nièces qui vous amuseront et vous feront oublier les longues heures d'à présent.

– Il faut espérer. Mais si on attend après les enfants de Raymond on va soupirer encore longtemps... L'avez-vous vu passer l'autre jour?... mon vieux est allé chez M. Latulippe hier et ils ont dit qu'il était allé voir Marguerite...

– Il a eu une bonne idée.

– Une bonne idée, vous dites?... répliqua la vieille, qu'est-ce que son père va faire si seul pour tout l'ouvrage ?...

– M. Raymond n'est pas parti pour longtemps, il a trop de cœur pour cela.

En voilà au moins une qui le défend, pensa la vieille, c'est bon signe...

– Vous croyez qu'il ne sera pas longtemps demanda-t-elle, je le voudrais bien. En attendant, n'oubliez pas de venir dimanche après-midi...

Et la vieille tout heureuse de la bonne note que la maîtresse avait donnée à Raymond se promit

d'aller voir M. et Madame Latulippe pour leur expliquer son plan...

« J'irai lundi, pensa-t-elle, demain je n'ai pas le temps et dimanche c'est la fête au sucre. »

Cette excursion se fit avec beaucoup de gaieté. Une dizaine de jeunes au nombre desquels se trouvaient les nouveaux mariés, Maurice et Régine, Jeanne et sa sœur, la maîtresse et quelques jeunes gens s'amusèrent à mieux mieux.

Par une radieuse après-midi ensoleillée de la mi-avril, ces heureux avaient pris le chemin de « raccourci » passant à quelques pas de la cabane. Ce chemin bien battu pendant l'hiver était encore bon malgré la fonte des neiges qui rendait impraticable tout autre passage. Aussi les éclats de rires fusaient dans l'air attiédi quand un maladroit mettait par mégarde le pied à côté du terrain solide. On se rendit sans trop de difficulté à la cabane où l'eau d'érable commençait à bouillir. La maîtresse put à loisir examiner l'intérieur de cette maisonnette aux planches rustiques et aux poutrelles noircies par la fumée qui se dégageait du foyer. Le feu où se

consommaient les « éclats » de cèdre laissait échapper une odeur âcre qui prenait à la gorge et faisait pleurer les yeux de plus d'un pourtant habitué. Les moules à sucre attirent son attention, elle en voit de toutes les formes à partir du carré de cinq livres et de dix livres jusqu'aux moules représentant un cœur ou une maisonnette. Toute une pléiade de petits casseaux faits d'écorce de bouleau attendent le sucre blond qui fera les délices de maints gourmands et gourmandes.

Le père Joseph est heureux de lui expliquer le fonctionnement et le maniement de ces ustensiles, puis la fabrication du sirop, de la tire et du sucre est le sujet de maintes questions de la part de l'institutrice. Elle est contente de prouver au vieux que tous ces détails l'intéressent et lui ne se fait pas prier pour lui donner toutes les explications... Puis tout à coup des cris joyeux retentissent tout près d'eux : « La tire est prête ! »... vite chacun s'empare d'une chaudière ou d'une tasse voire même d'une écorce de bouleau remplie de neige et la bonne tire refroidie fait les délices de ces gourmets.

Quelques-uns se font de la « trempette » en versant du sirop chaud sur des tranches de pain, tous les jeunes s’amusent et oublient pendant ces quelques heures, les questions sérieuses qui d’ordinaire les occupent.

Sans vergogne, les garçons se noircissent de noir de fumée pris à même le chaudron, ils sont bientôt transformés en nègres authentiques imitant les danses et le langage de ces primitifs ; ils essayent ensuite quelques escarmouches du côté des filles afin de faire « des négresses »... mais comme ils n’ont pas de beaux yeux ni de mines engageantes, ils n’osent se risquer... Cependant au milieu de toute cette joie, Madame Vermette trouve le moyen de prendre Régine à part afin d’avoir des détails sur le départ de Raymond.

– Je ne sais absolument rien, ma tante, répondit celle-ci, je ne suis pas descendue chez nous cette semaine, mais ce soir Maurice veut que nous allions faire un tour. Je savais qu’il partirait parce que depuis les fêtes il n’est plus le même. Cela va peut-être lui faire du bien de

changer d'air.

– Tu penses que cela peut le remettre de bonne humeur ? moi, je ne suis pas de cet avis-là, répliqua la vieille.

– S'il avait voulu nous écouter, il serait avec nous aujourd'hui, reprit Régine.

– Et il s'amuserait bien mieux qu'il le fait là-bas. Quand il aura vu Marguerite une couple de fois, je me demande ce qu'il va faire ensuite. Ton père n'a pas dû lui donner une fortune en partant et l'ouvrage doit être rare, je suis presque tentée de lui souhaiter un peu de misère.

– Pour avoir le plaisir de le faire revenir plus vite, ma tante ?... Je serais bien contente qu'il pâtisse un peu. Est-il gauche de faire de la peine à maman qui l'aime tant et à papa qui a tant travaillé pour lui donner une belle terre !

– Sans compter, reprit la vieille, qu'il fait aussi de la peine à la maîtresse, elle l'aime tu sais, elle ne l'a pas dit mais on voit bien... et puis lui aussi il l'aime, s'il n'avait pas fait le sauvage comme cela, elle l'aurait marié, j'en suis certaine...

– C'est dommage, répondit Régine, espérons qu'il ne sera pas trop tard quand il reviendra. Elle pourrait bien changer d'idée et il le regretterait certain parce qu'il y perdrait beaucoup... elle est gentille la maîtresse et chez nous ont l'air à l'aimer aussi. J'espère bien que Marguerite va lui conseiller de revenir tout de suite, elle sait que c'est le temps de l'ouvrage et que la besogne ne manque pas chez nous...

– Il faut espérer, reprit la vieille, qu'elle ne prendra pas pour lui. Je commençais à être contente cet automne, les amours avaient l'air à bien aller et tout d'un coup, plus rien... je te dis que j'ai passé un hiver ennuyant à guetter d'un châssis à l'autre pour voir si Raymond allait passer et quelle façon la maîtresse lui ferait. Je sais qu'elle le trouve de son goût mais c'est gênant pour elle de trop s'avancer, elle aurait l'air de courir après lui... elle est sage et je t'assure qu'avant de parler elle sait ce qu'elle va dire...

La maîtresse à ce moment se tourna vers elles et se mit à sourire...

– On dirait ma foi, qu'elle a compris, reprit la

vieille.

– Non, elle n’a pas compris, nous sommes trop loin, allons rejoindre les autres à présent.

– Je saurai bien tout ce qui s’est passé, demain j’y vais chez vous et je te dis que si les nouvelles sont bonnes, je le fais venir ce grand enfant-là...

– Moi aussi, je saurai bien, j’y vais ce soir, reprit Régine. Maurice en a parlé hier et à présent que Raymond est parti, ce n’est pas le temps de laisser les vieux seuls comme des ermites. Mais s’il faut par exemple qu’ils nous demandent pour rester avec eux autres... qu’est-ce qu’on va bien leur dire ?...

XXIV

Régine avait deviné juste. M. et Madame Latulippe très découragés par le départ de Raymond auraient voulu s'entourer de l'aide de leur fille. Voyant leur unique garçon prendre le chemin de la ville, M. Latulippe avait dit à sa vieille :

– Si Raymond est parti, c'est signe qu'il n'aime pas la culture, pourtant il avait l'air à s'intéresser à la terre. Je n'y comprends plus rien... Dans tous les cas, je vais en parler à Maurice et à Régine et s'ils veulent venir, on se donnera à eux autres.

– Tu comprends bien, vieux que Maurice ne laissera pas ses parents pour nous autres. Sa terre est bien plus belle que la nôtre et ils sont bien mieux installés aussi. Les filles se marieront et ils seront plus à l'aise qu'ici... et puis à présent que Régine est mariée et que leurs papiers sont faits...

ils ne recommenceront pas.

– On peut toujours leur en parler et s'ils ne veulent pas, on vendra la terre pour descendre au village... quand Raymond reviendra, il courra sa chance.

– Pourquoi n'engages-tu pas un homme pour t'aider pendant quelques semaines ? Raymond ne sera pas longtemps, il te l'a dit et cela me surprendrait beaucoup.

– Je te dis que je ne m'occupe plus de Raymond, il ne veut pas m'écouter et nous aider, c'est fini... je vends à la première occasion.

La pauvre maman ne répliqua pas mais elle se sentit encore plus triste. Laisser sa maison et tout ce qui avait fait pendant tant d'années, l'objet de son ambition et de son travail lui paraissait impossible.

Régine et son mari vinrent donc le soir de l'excursion à la cabane. Les jeunes gens trouvèrent les vieux profondément tristes.

– Dire, répétait M. Latulippe, qu'un étranger prendra ma place sur ma terre où j'ai tant

travaillé... Vous n'avez pas eu connaissance de cela vous autres, les jeunes, mais je vous assure que dans notre temps, il fallait travailler dur pour faire de la terre... commencer par couper le bois, faire brûler les souches, arracher ce qui reste, ramasser le bois mort, puis les roches... il faut peiner longtemps avant de voir lever les premiers épis. Toute cette misère je l'ai eue et j'ai travaillé dur, je me disais toujours : Quand Raymond sera grand, il aura une belle terre, pas aussi grande mais aussi bonne que celle des Audet... et maintenant que je pourrais jouir, le voilà qui me laisse seul...

– Consolez-vous papa, ne vous faites pas de peine, Raymond reviendra plus vite que vous pensez...

– Je te dis, moi, reprenait le vieux, qu'il ne reviendra pas et quand même il reviendrait, il sera trop tard, je suis décidé de vendre puisque vous autres vous ne pouvez pas venir...

– Vous le comprenez comme nous, répondit Maurice, c'est impossible M. Latulippe. Robert n'abandonnera pas ses études pour rester à la

maison et mes deux petits frères sont trop jeunes pour cultiver. Papa se trouverait seul comme vous et à présent que ses papiers sont faits et qu'il s'est donné, on ne peut pas recommencer encore une fois. Si notre terre n'était pas si grande, je serais content de venir vous aider dans les semences ou les récoltes, mais avec la grandeur que j'ai à cultiver, je ne puis rien vous promettre...

– Oui, oui, je comprends cela, tu dois rester chez vous, ta place est là, comme celle de Raymond était avec nous autres, mais il ne viendra pas lui... tandis que toi, tu as su garder ce qui te revenait...

– Vous n'avez pas eu de lettre de Marguerite ? demanda Régine à sa mère.

– Non, je n'en ai pas eu encore, mais je suppose qu'elle m'écrira aussitôt que Raymond sera rendu.

– Je gagerais presque qu'il ne se rendra pas la voir, il ne saura pas comment expliquer sa conduite. Quelle raison peut-il lui donner de son départ ?... j'ai bien hâte de savoir ce qu'il a pu lui dire... Si vous avez une lettre cette semaine, vous

me l'enverrez.

– Elle doit écrire bientôt, ordinairement je reçois sa lettre le dernier dimanche du mois et c'est dimanche prochain.

– Raymond a le temps de revenir, répondit Régine.

– Je le voudrais bien, mais penses-tu qu'il va arriver aussi vite que cela ?...

– J'en suis certaine et vous verrez. Dans tous les cas, quand même il viendrait un acheteur pour la terre et cela peut arriver... elles sont rares les terres à présent, tâchez de faire retarder le père, qu'il attende un peu. Quand même il ne ferait pas d'aussi grosses semences cette année, ils se reprendront le printemps prochain.

– Ce n'est pas moi qui gouverne la barque tu sais et si ton père a décidé de vendre, je ne serai pas capable de l'arrêter.

– J'ai une idée... je vais lui laisser voir que M. Audet achèterait peut-être pour un des jeunes, il aimera mieux nous vendre à nous autres qu'à des étrangers, alors on pourra empêcher cette folie-là

avant que Raymond revienne...

– Si je savais qu’il doit revenir et se marier avec une bonne fille, je serais contente mais tant qu’à le voir toujours ennuyé et maussade, toujours prêt à partir, j’aime autant le voir libre de faire à son goût.

– Il est léger comme cela parce qu’il se sent les « cordeaux » sur le cou et qu’il a été gâté mais quand il sera marié, il changera bien. Il finira par s’intéresser à la terre et il fera le bon garçon.

– À condition qu’il trouve une bonne fille...

– Il y a la maîtresse qui le trouve de son goût.

– Mais oui, je me suis demandée souvent ce qu’il avait eu... il allait veiller avec Marguerite et il avait toujours hâte ; d’une journée à l’autre après les Fêtes, tout a été fini, il ne voulait seulement pas aller chez son oncle Vermette...

– Parce qu’il ne voulait pas rencontrer Mademoiselle Dubreuil ?...

– Je suppose. Jamais je n’ai dit un mot. Cela a du bon sens et j’en serais heureuse mais je ne voudrais pas m’attirer des reproches plus tard et

je le laisse faire.

À dix heures, les nouveaux mariés s'en retournèrent. Régine après un coup d'œil vers Maurice dit à son père avant de partir :

– Si vous voulez vendre absolument, ne parlez pas à d'autres et ne faites pas de marché avant de nous en dire un mot. M. Audet veut acheter une terre pour un des jeunes, peut-être qu'en engageant un homme de temps en temps, qu'on viendrait à bout de l'ouvrage et plus tard, il aurait cette terre-là pour en établir un...

– C'est bien Régine, tu as une bonne idée et cela a du bon sens. Tu peux dire à ton beau-père que s'il veut acheter, je suis prêt à lui vendre à de bonnes conditions. Le plus vite sera le mieux...

– Ce pauvre père, dit Régine à son mari en retournant à la maison, il pense de punir Raymond et il se fait souffrir bien inutilement...

XXV

Le lendemain après-midi, Madame Latulippe fut très surprise de voir arriver vers les deux heures, madame Vermette. Les chemins étaient mauvais et la visiteuse était obligée de suivre la « levée des fossés » afin d'éviter les flaques d'eau.

– Pour l'amour du Ciel, qu'est-ce qui vous prend aujourd'hui ? lui demanda-t-elle surprise.

– Tu le vois, reprit Madame Vermette tutoyant sa belle-sœur, je viens vous voir... J'ai tout un programme en tête mais pour le remplir il me faut de l'aide. Comme cela vous intéresse ton mari et toi, j'ai pensé de venir vous voir.

– Il s'agit de Raymond ?...

– Il t'a écrit ?...

– Non ma chère... mais attends un peu. Ton vieux n'y est pas je crois ?...

– Non, il est allé faire un tour à la cabane, il ne sera pas longtemps. Tu as affaires à lui ?...

– Oui et à toi aussi, mais je ne suis pas pressée, je vais l'attendre... et les deux vieilles parlèrent de tout autre chose que du projet de Madame Vermette. M. Latulippe étant revenu quelques minutes après, Madame Vermette se hâta d'exposer son plan.

– Je sais, dit-elle, que Raymond aime la maîtresse et qu'il est parti par rapport à elle. Il a dans son idée et ce n'est pas vrai, qu'elle lui préfère Robert Audet, cela le choque et lui fait de la peine, alors j'ai pensé de lui écrire au nom de la maîtresse et de le supplier de revenir... il va penser que c'est vrai que c'est elle qui écrit et vous allez le voir arriver. Je ne lui donne pas trois jours...

– Et puis supposons qu'elle ne veuille pas de lui ensuite et qu'elle découvre ce tour-là, reprit le vieux... Non, non Charmine, laisse-le courir sa chance et nous autres on va faire comme si on n'avait plus de garçon...

– Pensez-vous que Raymond ne reviendra

pas ?... je vous dis qu'il est allé faire un tour...

– Une autre fois, il choisira mieux son temps pour ses promenades. Je suis fatigué de le guetter et d'avoir peur qu'il nous laisse pour tout de bon. Il ne veut pas rester, eh bien ! quand il reviendra, la terre sera vendue...

– Et vous aurez travaillé toute votre vie pour aller mourir seuls dans une petite maison au village comme des rentiers. Pourquoi avoir eu tant de misère à défricher et à faire de la terre ?... Pourquoi avoir fait finir votre maison et vous être installés confortablement ?... Si vous vendez c'est tout à recommencer et les étrangers viendront jouir de vos sueurs... Moi, je dis que tu fais mal de vendre si vite et tu le regretteras certain... je comprends que mon programme n'était pas juste. Si j'allais parler à la maîtresse avant, pensez-vous que ce serait mieux ?...

– Tu cours une bonne chance sur dix, de te faire mettre à la porte...

– Si elle m'envoie, je m'en irai en lui souhaitant mille bonnes choses pour l'avenir. Mais je ne crois pas, je sais que cela lui fait de la

peine de savoir Raymond parti et je suis certaine que si elle veut nous aider, cela ira bien...

– Cela aurait plus de bon sens que d'écrire à son nom sans lui dire un mot. Cherche donc, elle voudra peut-être écrire elle-même...

– Et si Raymond se décidait de revenir pour elle, il faudrait qu'il trouve encore sa terre ?... Tu attendras bien huit jours, dit-elle en se tournant vers M. Latulippe.

– Tu nous enjôles, Charmine, c'est pas surprenant que tu aies gâté Raymond et que tu sois prête à lui aider... je me demande ce qu'il t'a fait pour toujours prendre pour lui ?... lui qui ne regarde pas de te faire de la peine.

– Il est jeune hein ?... quand tu étais jeune, tu en as bien fait des folies, si tes parents avaient pris tout de suite les grands moyens, qu'est-ce que tu aurais dit ?...

– Moi, je me suis marié à vingt ans, ensuite je suis resté à la maison mais, lui, il aura vingt-quatre ans au mois de juillet, et il ne parle jamais d'aller voir les filles. Il pense rien qu'à se

promener en ville... cela coûte cher et quand il est parti, je suis seul pour l'ouvrage.

– Je comprends tout cela et je t'assure que j'ai fait ma part pour le faire marier. S'il n'était pas parti, je crois que j'aurais réussi enfin... mais mon dernier mot n'est pas dit. Si au moins il était arrêté me voir en passant, je pense bien qu'il serait resté...

– Il s'est méfié de toi aussi, il a passé tout droit...

– Oui, mais je sais où le trouver, j'ai son adresse, quand il va à Québec, il pensionne toujours à la même place... Vous êtes d'avis à présent que je parle à la maîtresse avant d'écrire ?...

– C'est mieux. Si tu fais revenir Raymond et qu'elle ne veuille plus de lui ensuite, qu'est-ce qu'il fera ?... il partira de nouveau et cette fois-là, il ne reviendra pas...

– C'est bien, je vais arrêter à l'école en passant.

Et la vieille, à peu près certaine que le père de

Raymond ne vendrait pas sa terre, se rendit à l'école. Bien que la classe fût finie, plusieurs élèves étaient occupés à finir un devoir mal fait ou à repasser une leçon pas assez bien comprise ; en voyant Madame Vermette, la maîtresse eut l'intuition de ce qui allait se dire. Aussi elle congédia ses élèves et après s'être bien installées l'une et l'autre, la conversation commença.

– J'ai remarqué, dit la visiteuse, que vous avez toujours porté un grand intérêt à mon neveu, lui de son côté vous préfère à toutes celles qu'il a rencontrées jusqu'à présent. Il est parti, vous en devinez la cause ?... et comme ses parents ont beaucoup de peine, j'ai pensé que vous pourriez nous aider à régler ce cas-là... M. Latulippe est décidé de vendre sa terre, cette pensée seule l'afflige mais il se trouve sans aide et l'ouvrage est trop fort pour ses capacités. Madame Latulippe ne sait que faire pour le consoler, donc je viens à vous avec l'assurance que vous nous aiderez. Je sais que Raymond aurait dû le premier faire des démarches mais si vous l'aimez vraiment, vous commencerez dès aujourd'hui votre rôle de médiatrice et de consolatrice.

Voyez-vous ma petite, nous autres, femmes, nous sommes faites pour la bonne entente et l'obéissance. Il nous faut sans cesse apaiser et soumettre notre volonté à la volonté du plus fort. Je sais que Raymond a agi avec vous comme un grand enfant, mais si vous l'aimez, vous mettrez de côté votre rancune et vous le devancerez dans le chemin de la réconciliation. Sans que cela paraisse et qu'il sans doute même, je puis lui écrire et lui dire tout le chagrin que ses parents ont éprouvé de son départ, puis par ricochet, je parlerai de votre peine et du bon désir que vous aviez de le rendre heureux... Je sais qu'il a bon cœur et qu'il reviendra pour votre amour parce qu'il y tient beaucoup plus qu'il le laisse paraître.

— Si vous croyez que ce motif est assez puissant pour le faire changer de programme, essayez-le, nous verrons ce qu'il fera...

Il fut donc fait comme on avait décidé. Madame Vermette écrivit le soir même une lettre très douce, remplie de souvenirs et de promesses pour l'avenir. Elle fit ensuite lire cette épître à la maîtresse qui en fut satisfaite, la vieille avait

trouvé dans son grand désir de voir Raymond
heureux, le mot juste qui devait toucher cet
enfant prodigue.

XXVI

Dès les premiers jours de la semaine suivante, Raymond reçut sa lettre, n'ayant pu se décider à rendre visite à Marguerite parce qu'il ne voulait pas qu'elle devine son escapade, il jugea que le meilleur moyen d'arranger les choses, était de rebrousser chemin et de retourner chez lui.

Il revint donc un soir du commencement de mai. Le soleil couchant se mire dans les eaux calmes du lac, une brise à peine perceptible fait frissonner les feuilles naissantes, les oiseaux en réparant leurs nids de la vieille saison, racontant mille gentilleses à leurs oiselles craintives, la fourmi avec bonheur revient à l'abri abandonné, l'homme se prépare à confier à la terre le grain qui fera sa richesse... Raymond, en revenant au foyer, assiste à ce renouveau de la nature. Il se sent fort, plein de vie et son cœur lui dit qu'il va au-devant du bonheur, tout en accomplissant son

devoir.

Aussi cette fois-ci, arrivé chez son oncle Vermette, il saute lestement de la voiture, après quelques mots de bienvenue, il se rend à l'école et comprenant enfin ce que la nouvelle maîtresse a été pour lui, il demande humblement pardon pour toute la peine causée par son aveuglement et sa mauvaise volonté.

– Marguerite m'avait bien recommandé de vous écouter et de me confier à vous, hélas ! j'ai été bien puni d'avoir fait la sourde oreille et je vous ai fait beaucoup de peine tout en me rendant malheureux moi-même. Je vous prie d'oublier ces jours et de me rendre votre amitié.

– C'est chose faite depuis longtemps, lui répondit la maîtresse, et puisque vous me revenez, j'espère bien que jamais plus vous n'aurez d'aussi funestes idées... Autrement vous risquez de briser votre avenir.

– Et le vôtre aussi n'est-ce-pas ? Vous ne voudrez pas me laisser poursuivre ma route seul à présent que vous avez eu la bonté de m'aider. J'annoncerai à mes parents le grand bonheur qui

m'échoit, ils en seront heureux et cette pensée leur aidera à oublier le chagrin que je leur ai fait ces jours derniers.

– Je crois bien que la plus heureuse est encore votre tante Charmine qui, une fois de plus, a réussi dans ses projets...

– Certes, répondit la vieille qui en tapinois écoutait à la porte et qui se montra tout-à-coup, je suis contente de voir enfin la bonne entente revenue, mais ce qui me chagrine c'est que vous ne viendrez pas rester avec nous autres... Et toi, Raymond, tu n'as pas encore eu le temps de nous parler de Marguerite ?...

– Je ne l'ai pas vue ma tante, répondit Raymond en souriant... si ma petite fiancée le veut, nous irons la voir pendant notre voyage de noces... j'espère bien que le père ne m'empêchera pas de partir cette fois-là...

– Non, reprit la vieille, parce qu'il sera certain que tu reviendras... Bon, tout est bien qui finit bien... Maintenant ce sera au tour de l'autre maîtresse à me faire travailler pour lui trouver un bon parti... ah ! les jeunesses, elles me feront

mourir !...

Et la bonne tante se sauva, laissant les jeunes à leur joie et à leur bonheur.

Cet ouvrage est le 556^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.